Salu Terre

Trimestriel des Amis de la Terre - Belgique : Printemps 2011 - N° 111 - 3 euros

Dossier

Des forêts certifiées durables… seulement sur papier

Biodiversité

Aménagement d'un jardin mellifère

Alimentation solidaire

Graines d'espoir en Bolivie

Avec le soutien de la Communauté française, la Région wallonne et la Loterie Nationale

Sommaire

Editorial	Transition dehors, transition dedans	3
Biodiversité	La nature à votre porte : aménagement d'un jardin mellifère	4-6
Eau	Ces flots qu'on foule et qu'on refoule	7
Transition	Mon potager ? Il est chez un voisin !	8
	La traction animale - Plus de voiture, vive la liberté !	9
Alimentation solidaire	Il était une fois… à la ferme arc-en-ciel	10
	Mangeons du bon, mangeons des produits de saison	11
	Bolivie : graines d'espoir	12-14
SimpliciTerre	La marmite norvégienne	15
	Voyage vers les habitats alternatifs de Bretagne	16-17
	Comment se sont passées vos fêtes frugales ?	18
Dossier	Des forêts certifées durables… seulement sur papier !	19-24
Au jour le jour	Courrier des lecteurs	25
	Nouvelles des régionales et des locales	26-27
	Agenda des activités	28-29
	Enquête : alimentation (résultats) - décroissance et SV (annonce)	30-31
	Invitation à participer à un chantier en Espagne	31

SaluTerre 111

Depuis le numéro 103, le SaluTerre a pris un nouveau format et cette présentation nettement plus étoffée afin d'atteindre essentiellement 4 objectifs :

1. Faire circuler au sein de nos militants – les membres qui organisent les activités et/ou y participent activement – les informations utiles relatives à nos thématiques et à nos campagnes ;

2. Informer nos membres sympathisants sur les réflexions et les actions menées par l'association ;

3. Donner au lecteur non membre qui découvre notre association à travers le SaluTerre une image assez précise de ce que sont les Amis de la Terre - Belgique et la manière dont ils s'inscrivent au sein de la fédération internationale de FOEI (Friends Of the Earth International)

4. Annoncer de manière succincte les prochaines activités du trimestre qui sont décrites de manière plus complète sur notre site www.amisdelaterre.be

Sauf mention contraire, tous les articles peuvent être reproduits en indiquant leur source.

Coordonnées des Amis de la Terre-Belgique

Les Amis de la Terre-Belgique a.s.b.l. • Rue Nanon 98 • BE-5000 Namur
Tél. 081 39 06 39 • Fax 081 39 06 38 • contact@amisdelaterre.be • www.amisdelaterre.be

Responsables et personnes de contact :

BRABANT W. :	DANEAU Jacques	010 61 14 29	jacquesdaneau@scarlet.be
BRUXELLES :	DE NEYER Paul	02 770 93 57	pauldeneyer@gmail.com
HAINAUT :	CARPIAUX Alain	065 33 74 98	alain.carpiaux@gmail.com
	COTMAN Florent	0484 68 15 12	florent.cotman@base.be
LIÈGE :	BRICK Didier	04 375 09 88	liege@amisdelaterre.be
	ANDREETTA Pasquale	04 377 23 49	andreetta@skynet.be
LUXEMBOURG :	DE MEERSMAN Paul	063 22 82 80	pdm.vnh@gmail.com
NAMUR :	GUILLAUME Marcel	081 21 49 69	namur@amisdelaterre.be
	LIARD Luc	0476 81 41 32	liardluc@gmail.com

Cotisation - abonnement au SaluTerre :

La cotisation annuelle comprend l'abonnement au SaluTerre (infos en page 31) :
25 Euros à verser au compte TRIODOS • IBAN BE65.5230.8002.7196 • BIC TRIOBEBB

Comité de rédaction :

CALAY Maxime, GANDIN Ezio, PAENHUYZEN Veronika
Éditeur responsable : GANDIN Ezio

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Ezio Gandin, Geneviève Adam, Didier Brick, Marc Van Damme, Simone Popon, Bernhard Pelzer, Florence Heinesch, Maxime Calay, Serge Peereboom, Alain Carpiaux, Hélène Poncelet, Julie Sacco, Aymeric Languy, Robin Guns, Paul De Neyer, Philippe Tyberghein, Veronika Paenhuyzen, Marcel Guillaume, Cédric Françoys, Eliane Derreux

Mise en page : Maxime Calay • **Impression** : Idécopy, sur papier recyclé

Ce SaluTerre est le vôtre !

Cette revue est écrite par nos permanents et par des militants et ouverte à tous ; sa réussite dépend de chacun. Envoyez nous vos impressions, vos suggestions pour améliorer les prochains numéros du SaluTerre et vos articles, photos comptes-rendus pour l'enrichir !

Les Amis de la Terre et « Friends of the Earth International »

Créé en 1969, les Amis de la Terre constituent aujourd'hui la plus grande fédération écologiste mondiale. Avec plus de 70 représentations nationales, Friends of the Earth International parlent au nom de plus de 5000 groupes locaux et de plus de 2 millions de membres.

Les Amis de la Terre-Belgique existent depuis 1976 et sont actifs en Wallonie et à Bruxelles avec une reconnaissance de la communauté française en tant qu'association d'éducation permanente. Depuis 2006, Friends of the Earth Vlaanderen & Brussel représente la partie néerlandophone du pays.

Edito

Transition dehors, transition dedans...

Après avoir présenté dans l'éditorial précédent l'importance du concept de Transition pour notre association, je reviens sur ce thème car il a été au centre d'actions et de réflexions importantes, ces dernières semaines, avec de belles suites attendues.

En externe, c'est indiscutablement la venue de Tim Jackson, auteur du livre « Prospérité sans croissance »[1], à Louvain-la-Neuve en fin janvier qui est l'évènement majeur. Ce professeur anglais très reconnu, membre de commissions anglaises sur le développement durable, était invité par l'université catholique de Louvain (UCL) pour une remise du titre honorifique de docteur « honoris causa ». Après une conférence grand public qui a rassemblé plus de 600 personnes, j'ai eu la chance de participer à une rencontre de travail en petit comité avec Tim Jackson. Il est clair que les idées développées autour de « la transition vers une économie durable (sous-titre de l'ouvrage) » trouvent actuellement un très large écho dans le monde académique. Ainsi différents groupes se mettent spontanément en place un peu partout dans le monde et à l'UCL en particulier autour d'Isabelle Cassiers pour approfondir l'analyse et les propositions contenues dans le livre de Tim Jackson. Au sein des Amis de la Terre, nous ne sommes pas en reste et nous avons déjà consacré 2 réunions de notre groupe de réflexion SoS à ces questions en 2010 et 2011.

Il est évident que plusieurs des propositions de Tim Jackson sont bien en-deçà des nôtres (qui sont directement en lien avec le concept de décroissance économique soutenable volontaire), ce qui a ouvert un beau débat en interne, débat qui est loin d'être terminé ! Ce livre de Tim Jackson s'attache à démontrer que la prospérité des Hommes est bien plus globale que le seul aspect économique, financier auquel elle se réduit aujourd'hui. J'espère que cet important ouvrage aidera certains de nos « décideurs » à faire le premier pas (espérons décisif) pour admettre que la croissance économique n'est pas la voie de sortie de la cise et d'avenir de nos sociétés.

Au niveau interne, un projet autour des « Villes et Communes en Transition » déposé par Veronika avait permis en 2010 d'obtenir un beau budget de la Région wallonne et de la Loterie Nationale avec un engagement d'un poste à mi-temps. Nous venons d'apprendre que le projet « Quartiers en Transition » déposé par Robin est aussi accepté avec le financement demandé, ce qui nous permettra de prolonger ce poste pour tout 2011 et de soutenir, comme l'année passée, diverses initiatives citoyennes de Transition au sein et en dehors des Amis de la Terre.

Pour terminer, quelques mots sur une autre transition qui se marque avec cette édition du SaluTerre. Maxime, notre dernier engagé a pris la main sur la mise en page de notre revue interne qui pourrait, dans le courant du second semestre 2011, subir un changement important si l'assemblée générale du 10 avril accepte les propositions qui ont été développées en ce début d'année par le groupe de travail qui s'est basé sur l'enquête réalisée en 2010.

Ezio Gandin
Président des Amis de la Terre - Belgique

(1) « Prospérité sans croissance : la transition vers une économie durable », Tim Jackson, Etopia - de Boeck, 2010

A.G.
10/04

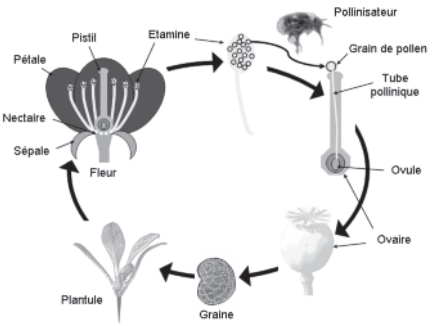
Les Amis de la Terre vous invitent à leur Assemblée générale statutaire

Date : dimanche 10 avril 2011 - accueil dès 9h30, fin vers 16h
Lieu : Mundo-Namur, Rue Nanon, 98 (à 10 minutes de la gare de Namur)
Renseignements et inscriptions : contactez le secrétariat au 081/39.06.39

La nature à votre porte : Aménagement d'un jardin mellifère

Pourquoi un jardin mellifère ?

L'importance de la biodiversité n'est plus à démontrer. Cependant, elle est fortement mise à mal par l'utilisation de biocides, la surexploitation des terres et l'invasion de plantes exotiques. Elle est préservée dans les réserves naturelles, dans les zones de gestion différenciée ou encore elle se développe librement sur des terres non-exploitées… Ces espaces ne représentent que quelques pourcents des espaces du pays, et nous le savons, pas suffisamment pour freiner les diminutions d'espèces. Les jardins privés représentent quant à eux de grandes surfaces qui peuvent être facilement aménageables pour accueillir la biodiversité. Imaginons un instant qu'ils deviennent petit à petit de mini-zones refuge pour la faune et la flore sauvage, recréant ainsi un maillage écologique si important pour la survie des espèces ! Pas besoin donc d'attendre de grandes décisions politiques : un peu d'observation, de bons conseils et d'huile de bras pour recréer des espaces de nature admise… pour le plus grand plaisir des yeux et des oreilles !



Le cycle de la pollinisation - livret DGA n°14

Qu'est-ce qu'un jardin mellifère ?

Mellifère signifie : qui produit des substances nécessaires à la fabrication du miel. Les plantes mellifères ont donc la particularité de produire nectar et pollen qui attirent les insectes butineurs, source de nourriture pour eux-mêmes et leurs larves. Ainsi, la fleur dissémine ses grains de pollens transportés par ces visiteurs attendus et le brassage génétique en est diversifié, pour une meilleure résistance des plantes aux maladies ! Rappelons ici que la pollinisation est essentielle pour la production de nos fruits et légumes et que plus de 20 000 espèces d'insectes butineurs s'en chargent de par le monde[1], mais la majeure partie du travail est effectuée par les abeilles. Favoriser les plantes mellifères dans son jardin c'est aussi attirer certains auxiliaires précieux dans la lutte biologique tels les syrphes et les guêpes dont les larves sont respectivement friandes de pucerons et de chenilles diverses.

Trois règles indispensables

1. Place aux plantes indigènes

Ces plantes ont évolué conjointement aux insectes qui les butinent, depuis des milliers d'années. Le diagramme de la page suivante illustre les fleurs importantes pour les abeilles solitaires à langue courte, mais d'autres espèces d'insectes butineurs tels que les syrphes et autres mouches sont attirées par ce genre de fleurs. Pour tous ces insectes, l'introduction de fleurs exotiques ou horticoles intéressantes pour l'être humain par leurs corolles éblouissantes, ne présente pas beaucoup d'intérêt : par leur complexité (fleurs doubles) elles rendent l'accès au pollen ou au nectar impossible ou n'en produisent tout simplement pas (fleurs stériles).

Attention cependant aux mélanges de fleurs « sauvages » et « prairies fleuries » vendus dans les commerces ! Ils sont très souvent composés de plantes exotiques, de fleurs horticoles et parfois des fleurs sauvages provenant de pays lointains. En outre, ces mélanges sont souvent composés en majorité de fleurs annuelles qui ne tiennent que le temps d'une saison. Privlégions en Belgique les semences avec la certification « semences & plantes du terroir » qu'il est possible de se procurer par exemple chez Ecosem[2].

2. Etalement des floraisons durant toute la saison

Veillez à ce qu'il y ait, tout au long de l'année, des fleurs mellifères dans votre jardin pour permettre aux insectes de boucler leur cycle (présence de nourriture très tôt et très tard) : Au printemps, les premiers bourdons et abeilles solitaires se précipiteront sur les plantes à bulbes très précoces : les jacinthes des bois, les jonquilles mais aussi les primevères, les perce-neige… Un peu plus tard, c'est au tour des arbustes fruitiers à déployer leurs corolles : l'aubépine, le prunellier, l'églantier, le troène (ligustrum), les cornouillers mâle et sanguin, les saules. Ces arbustes, en plus de fournir une alimentation hâtive aux insectes, produiront également de nombreux fruits en fin d'été (à condition bien sûr de les laisser évoluer en haie vive car les haies taillées ne présentent d'autre intérêt qu'une zone refuge). A la fin du printemps, vous aurez privilégié une grande diversité de plantes herbacées qui s'épanouissent jusqu'à la fin de l'été : la knautie, l'origan, les centaurées, l'eupatoire chanvrine, la marguerite, la mauve musquée, la valériane des jardins, le silène vulgaire, la digitale pourpre, le bouillon blanc, le géranium des prés. N'oubliez pas les plantes grimpantes comme le lierre qui fournit gîte et couvert en hiver (les fruits sont mûrs en février-mars), le chèvrefeuille des bois qui se plaît dans les lieux ombragés. Les arbres têtards, les petits fruitiers et les hautes tiges seront aussi les bienvenus au jardin mais il est important de choisir les essences en fonction de l'espace disponible car les hautes tiges, en grandissant, pourraient ombrager le potager ou le pré fleuri…

3. Aménagement de zones de reproduction et de refuge

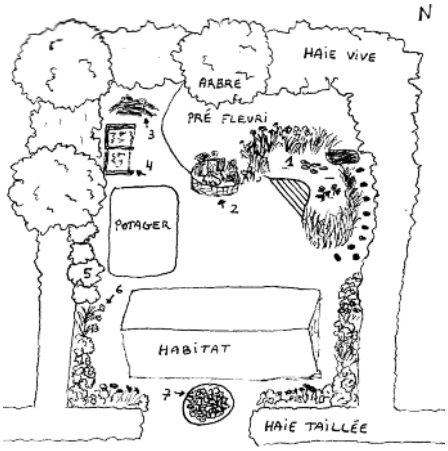
Il est important de penser à l'entièreté du cycle de vie des pollinisateurs : si vous leur donnez le couvert, pensez à leur offrir le gîte également ! Des morceaux de bois ou des briques percées serviront de lieux de ponte pour les abeilles et guêpes solitaires (voir le SaluTerre 110) ; une caissette sous un tas de bois pourra servir de dortoir au hérisson, un compost fournira un terreau accueillant à la microfaune du sol, un point d'eau fera le plaisir des oiseaux, insectes, batraciens… vous recréerez petit à petit des milieux plus riches en biodiversité. Avant de vous mettre à l'ouvrage, prenez un peu de temps pour penser aux différentes utilisations de l'espace : zone de détente, potager, zone de pré fleuri, bordures naturelles… Observez la répartition de zones sur le dessin ci-contre : à l'avant, une haie taillée ; plus on se dirige vers le fond du jardin, moins la zone sera perturbée par des tailles. Pensez à l'association des couleurs et à la disposition des plantes en fonction de leur hauteur.

Par où commencer ?

C'est le moment d'aménager votre jardin mellifère. En effet, le printemps est une bonne période pour semer et planter des espèces herbacées à souhait ! Mais concrètement, comment ça se passe ?

Que vous ayez un petit ou un grand jardin, il est possible d'aménager votre espace pour qu'il soit favorable aux insectes pollinisateurs : en jardinière, parmi des parterres de fleurs horticoles (ex : myosotis avec tulipe) ou en mélange pur (sans graminée) pour avoir un beau rendu sur une petite surface.

Avant toute intervention, observez votre terrain : est-il humide, sec, fort ensoleillé, ombragé ? Certaines plantes supportent l'humidité (par ex. la reine des prés) alors que d'autres se plairont en zones sèches (les orpins). Imposer une zone humide à l'orpin est donc peine perdue ! La même remarque est valable pour



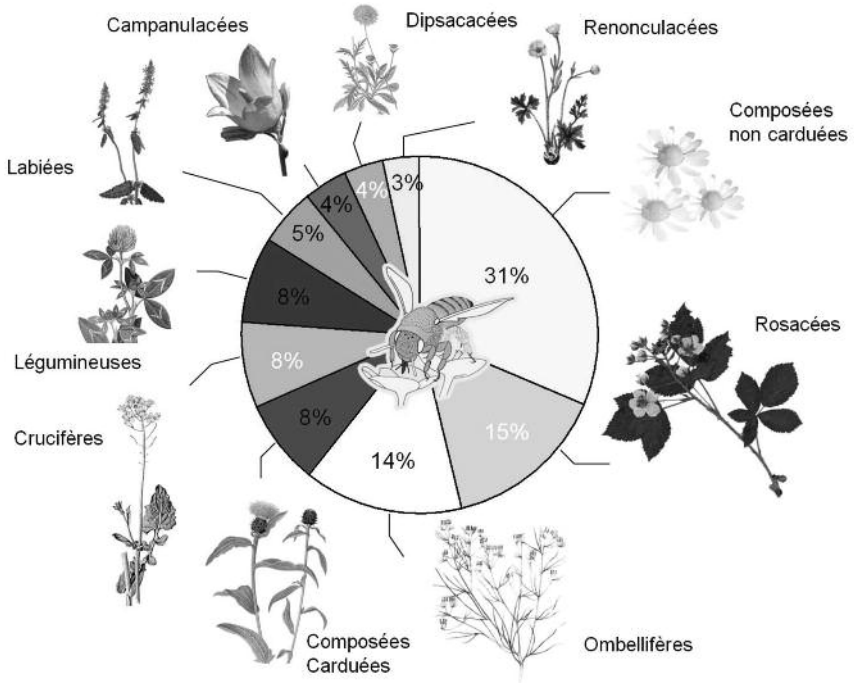
Légende : 1 : mare ; 2 : pierrier - gîtes à insectes ; 3 : tas de bois ; 4 : compost ; 5 : petits fruitiers ; 6 : bordure fleurie ; 7 : parterre fleuri.

l'exposition au soleil : la digitale pourpre supporte une insolation semi-ombragée alors que la vipérine s'épanouit pleinement au soleil… Observez la diversité végétale de votre jardin[3]. Si vous n'êtes pas connaisseur, faites appel à une personne expérimentée qui pourra vous conseiller sur le type d'aménagement à effectuer.

Sur une zone présentant déjà une diversité biologique, effectuez deux fauchages (fin juin et fin octobre) avec évacuation du produit de la fauche. Pour augmenter la diversité petit à petit, utilisez la technique du sursemis. Cette opération consiste à semer dans une prairie préalablement fauchée très court et scarifiée, des mélanges de fleurs dans les parties les plus dénudées[4]. Il est impératif d'effectuer cette opération vers la mi-septembre pour profiter encore de bonnes températures et du repos des graminées. Au printemps suivant, vous tondrez la surface 2 ou 3 fois avant la fin juin afin de limiter la croissance des plantes déjà présentes et favoriser ainsi la croissance des jeunes plantules semées à la fin de l'été précédent. Ensuite, vous entretiendrez votre pré fleuri par deux fauchages sur l'année (fin juin et fin octobre) avec l'évacuation du produit de la fauche.

Si le terrain ne présente pas ou peu de variété et qu'il est riche (présence de renoncules rampantes, de rumex, d'orties et graminées), vous couvrirez le sol avec des cartons dès l'automne pour limiter la repousse des graminées et commencerez directement à l'étape 2. Si vous vous y prenez dès le printemps, vous favoriserez plus rapidement l'implantation d'espèces mellifères en utilisant la technique de l'étrépage-fraisage[5] suivie d'un faux-semis, avant le vrai semi d'espèces sauvages mellifères :

1. Fin mars, étrèpez le sol sur quelques centimètres (5-20 cm pour appauvrir le sol, enlevez les mottes), fraisez (retournement superficiel du terrain) sur 10-15 cm et repos du sol pendant 3 semaines (technique du faux-semis) ;



Fleurs visitées par les abeilles sauvages à langue courte - livret DGA n° 14

2. De jeunes pousses apparaîtront et donc, avant d'effectuer le vrai semis, il faudra à nouveau fraiser superficiellement le terrain pour casser leur enracinement. En appliquant cette technique, vous diminuerez la concurrence des graminées ;

3. Semez le mélange choisi en le mêlant à du sable de rivière pour une dispersion homogène des graines sur la surface désirée. Semez à la volée en passages croisés et aplatissez avec un rouleau pour tasser légèrement le sol (ne pas enfouir les graines dans le sol, elles sont très petites). Il est préférable de réaliser les semis du 15 avril au 15 mai et du 15 août au 30 septembre (pas plus tard !) et donc de réaliser l'étrèpage 3 semaines avant. L'entretien n'est pas énorme puisqu'il consiste comme indiqué plus haut à effectuer deux fauches sur l'année avec évacuation du produit de la fauche.

Quelles fleurs choisir ?

Les fleurs annuelles (bleuets, coquelicots,…) donneront un très bel effet dès la première année de semis, mais ce sont des fleurs qui nécessitent le labour. Elles ne fleuriront donc plus la deuxième année si la terre n'est pas retournée !

Les fleurs vivaces (les trèfles, les centaurées des prés et scabieuses, la tanaisie, la grande marguerite…) fleuriront la deuxième année seulement mais persisteront plus longtemps et nécessiteront moins d'entretien.

Les graminées, si votre terrain n'en possède pas, ont l'avantage d'être un bon support pour les plantes sauvages moins solides face aux vents et pluies violentes mais elles peuvent être envahissantes.

Voici un mélange mellifère proposé par Ecosem : grande marguerite (Leucanthemum vulgare), Centaurée (Centaurea thuillieri), Mauve musquée (Malva moschata), Onagre bisannuel (Oenothera biennis), Origan (Origanum vulgare), Trèfle des prés (Trifolium pratense), Bleuet (Centaurea cyanus), Coquelicot (Papaver rhoeas), Réséda (Reseda luteola), Cardère sauvage (Dipsacus fullonum), bourrache (Borago officinalis), liondent hispide (Leontodon hispidus) et Carotte sauvage (Daucus carota).

Où se procurer des semences ?

Auprès d'Ecosem (semences de fleurs sauvages), ou Ecoflora (plants en pots). Les prix peuvent paraître élevés mais ils correspondent à une production artisanale certifiée locale. Vous pouvez également recueillir directement vos semences sur les plantes en graines dans la nature en faisant attention de ne pas tout prélever au même endroit et de ne jamais déterrer de plante !

Vous hésitez encore ?

Sachez que l'aménagement d'un espace de nature admise, avec proscription absolue des biocides (pesticides, herbicides et engrais de synthèse) a un effet bénéfique sur la santé par l'élimination des produits toxiques mais aussi par le bienfait visuel d'un tel aménagement. Le démarrage demande un peu de temps et d'argent mais le peu d'entretien qu'il nécessite ensuite vous permettra de profiter pleinement de toutes les observations extraordinaires pour vous et vos hôtes (la diversité des couleurs, des formes, les sons des criquets et sauterelles, les allers-venues des butineurs et des oiseaux à la recherche de larves à se mettre dans le bec). Vous contribuerez positivement à l'amélioration générale de votre environnement proche et qui sait, peut-être contaminerez-vous vos voisins par la beauté de ces plantes sauvages et tous leurs hôtes ? ■

Geneviève Adam, permanente

(1) Convention sur la diversité biologique : http://www.cbd.int/agro/pollinator.shtml

(2) Ecosem : www.ecosem.be . Pascal Colomb, l'un des fondateurs, a travaillé pour le laboratoire d'écologie des prairies de l'UCL.

(3) Le cahier des Amis de la Terre « Fleurs sauvages au jardin : invitez la nature » comprend un tableau détaillé d'espèces sauvages en fonction du type de sol, dispo. sur commande.

(4) Pour avoir un bel effet de massif, semer des taches d'espèces pures

(5) Pour l'étrépage, il existe une machine appelée dégazonneuse qui coupe le gazon en bande sur une profondeur réglable (quelques cm). Sans machine : enfouissement profond des mottes dans le sol (labour ou fraisage sur 30 cm) pour limiter la repousse.

Bibliographie :

« Fleurs sauvages & prairies fleuries » , Ecosem, Pascal Colomb, Province du Brabant wallon, 2010.

« Les livrets de l'agriculture n°14 : abeilles sauvages, bourdons et autres insectes pollinisateurs », M. Terzo et P. Rasmont, Direction Générale de l'Agriculture, 2007.

Guide des plantes sauvages, Fitter & Blamey, Ed. Delachaux et niestlé

http://www.ecoflora.be
http://www.semaille.com
http://agriculture.wallonie.be

Cahiers des Amis de la Terre :
n° 44 « Bleuets, coquelicots… des fleurs à tout bout de champ », 1997
n° 91 « Insectes, monstres ou bienfaiteurs ? », 2005.
n° 8 « Les haies au jardin : pour un aménagement et une gestion écologiques des jardins »
n° 87 « Ces arbres que l'on dit têtards ! », 2004.
n° 73 « Les fruits de la passion », 2002 (sur les arbres fruitiers)
n° 12 « Construire sa mare sans problème », 2008

Le défi des abeilles et le pouvoir des fleurs
Mercredi 27 avril de 9h30 à 12h30 à Soumagne

Matinée d'étude organisée par les Amis de la Terre en collaboration avec la Province de Liège, Ecowal et la Fédération liégeoise d'apiculture

Après une présentation du problème de dépérissement des colonies d'abeilles, nous étudierons la manière de mettre en place un pré fleuri : choix des semences, préparation du terrain, époque de mise en place, gestion…

Lieu : Domaine Provincial de Wégimont à Soumagne.

PAF : Gratuit - Programme complet : **www.amisdelaterre.be**

Contact : Didier Brick (04/375.09.88 ou 0497/82.63.83 - dbrick@scarlet.be)

Ces flots qu'on foule et qu'on refoule

On dit que Jésus marcha sur l'eau pour rejoindre ses disciples ; on dit que Moïse échappa aux flots du Nil et eut la vie sauve on dit que ce même Moïse, fuyant l'Égypte pour rejoindre la Terre promise fit s'écarter les flots de la Mer des Joncs[1], put la traverser à pied sec et échapper aux poursuivants sur lesquels la mer s'était inexorablement refermée. Bien que nous n'ayons pas tous reçu une éducation religieuse, ces événements font cependant partie de notre imaginaire. La mer sur laquelle on marche ou qui s'écarte pour nous laisser passer reflète notre besoin de domination des choses de la nature et répond à la peur que nous avons d'elle. Lorsque l'on se penche au-dessus de l'eau, on peut éprouver de la peur : peur d'y tomber, peur d'y sombrer. Mais lorsque l'on s'assoit sur une berge de rivière et que l'on regarde passer le temps au fil de l'eau, on éprouve un sentiment de paix et de plénitude. Rien n'est tout blanc ni tout noir dans la nature et cette dualité nous habite et nous imprègne comme chacun de ses éléments. Le feu nous tient chaud mais nous brûle aussi ; la Terre nous nourrit mais elle tremble parfois en de violents séismes ; l'air nous permet de respirer mais le vent déracine les arbres et arrache les toitures de nos logis.

Nous avons enfermé l'eau dans des tuyaux pour alimenter notre robinet. Confort technologique qui rend dérisoire l'effort que nous sommes censés fournir pour mériter cette eau et en jouir pleinement, que ce soit pour étancher notre soif ou rafraîchir notre peau. Nous déléguons à la technique le soin de nous approvisionner. D'où vient cette eau ? C'est à peine si nous le savons, peut-être connaissons-nous le nom du lieu de captage, mais nous n'y avons jamais mis les pieds. L'eau dématérialisée devient un produit de consommation « obligatoire » comme le mazout qui coule lui aussi d'un tuyau, et dont nous ignorons (ou voulons ignorer) les implications : détresse humaine, désastres écologiques… Nous faisons simplement le plein pour que notre voiture soit à même de bouger et devenir ainsi autre chose qu'une caisse inerte de fer.

Que devient cette eau lorsque bue elle traverse notre corps pour devenir urine, lorsque savonneuse elle s'écoule dans l'évier, lorsque souillée de nos excréments elle s'en va par la cuvette du WC laissant place nette et émail blanc irréprochable ? Que devient cette eau lorsque nos égouts la collectent et la conduisent vers cette station d'épuration aussi coûteuse qu'inefficace, lorsqu'elle est rejetée dans un cours d'eau si éloigné de notre demeure que nous ne prenons jamais le temps d'aller nous recueillir auprès de lui et nous excuser de détruire ce qu'il comporte de vie ?

Nous ne savons plus rien de l'eau, nous avons perdu la conscience de son existence au point tel que nous acceptons qu'elle soit imprégnée de chlore au robinet, qu'elle soit enfermée dans du plastique avant de la boire, que nous acceptons de laisser des inconnus (pas toujours bienveillants) décider à notre place du nombre d'heures d'usine ou de bureau que nous devrons fournir à la société capitaliste pour pouvoir en acquérir quelques mètres cubes. Nous acceptons que des populations entières souffrent du manque d'eau et que meurent chaque jour des milliers de personnes parce que l'eau qu'elles boivent est souillée et polluée de la plus dangereuse manière. Nous avons cédé au culte de l'oubli, du renoncement, et lâchement ; nous laissons à d'autres le soin de décider pour nous, espérant sans doute leur laisser le poids de la responsabilité des désastres causés par ce mode sociétal. Délicieuse naïveté que la nôtre. Mais effroyable par ses effets.

Il appartient aux citoyens de reprendre leur existence en mains et de se réapproprier la gestion de leurs ressources vitales. Le capitalisme que nous avons négligemment laissé dominer le monde et la vie n'est pas une fatalité : il est possible de s'en libérer. Pensez à l'eau. Pensez à cette eau dont chaque cellule de notre corps est construite. Sentez votre appartenance à cet élément vital qui nous tombe miraculeusement du ciel et qui ondoie musicalement dans nos campagnes. Pensez à la force naturelle qu'est l'eau des océans. Songez que cette force est la vôtre. Qu'elle vous est intrinsèque, intimement liée. Renouez ce lien merveilleux que vous aviez oublié. Vous verrez, vous ne serez plus à même de tolérer l'inacceptable. ■

Marc Vandamme, permanent

(1) La Mer Rouge

Stage « L'Eau, la Terre, la Vie et… Nous ! »
21 et 22 mai 2011 à Ciney

Un week-end sur le thème de l'eau à objectif double : d'une part initier une réflexion citoyenne sur notre rapport avec l'eau et notre perte de conscience de cette ressource vitale, et d'autre part proposer des alternatives à la gestion centralisée, technologique et marchande de l'eau. Des conférences, des films et des ateliers nous amèneront à envisager les pistes concrètes telles que l'épuration écologique, les toilettes sèches ou la récupération et la valorisation de l'eau de pluie. Les participants acquerront des outils pour agir concrètement chez eux mais également sensibiliser leur entourage.

Avec la participation de Joseph Orszagh, Laurence Demaret, Vincent Kervyn, Marc Van Damme, Corinne Mommen et Hellena ter Ellen

Nombre de places limité, inscription obligatoire avant le 10 mai :
marc@amisdelaterre.be ou 081/39.06.39 (jeudi-vendredi)

PAF : 60 € non membres / 50 € membres AT
Logement, documentation et repas compris !

Programme complet :
www.amisdelaterre.be

Mon potager ? Il est chez un voisin !

Au printemps dernier, j'avais une très grande envie, celle de cultiver un potager mais je n'avais pas de jardin. J'ai alors trouvé une solution simple et conviviale : cultiver le potager d'un voisin !

J'avais envie d'un jardin près de chez moi, où je pourrais me rendre à pied tous les jours si je le souhaitais, pour y faire pousser des légumes. Après une petite enquête, il apparaissait que les jardins partagés étaient tous trop loin de chez moi ; j'ai donc cherché une autre solution. Certains de mes voisins avaient probablement des jardins qu'ils n'exploitaient pas ou pas complètement, soit parce que ces personnes étaient trop âgées ou trop occupées, soit parce que la surface était trop grande. Ils pourraient donc peut-être me prêter un bout de leur jardin avec un arrangement gagnant-gagnant ?

Ma décision était prise. Après avoir repéré sur Google Maps les grands jardins du quartier, je suis partie avec un paquet de petites annonces dans ma besace. Je suis allée sonner chez mes voisins pour leur soumettre mon projet en direct, et quand personne n'était présent, je glissais une annonce dans la boite aux lettres. Après une demi-heure, j'ai aperçu une dame arrachant le lierre de son muret ; et je me suis présentée :

« Bonjour madame, j'ai une question un peu particulière à vous poser. Voilà, je suis une voisine et je recherche un bout de jardin disponible pour y faire un potager. Est-ce que vous auriez une piste qui pourrait m'aider ? »

Et la réponse fut toute simple : *« Ah oui ? eh bien… j'ai peut-être ce qu'il vous faut ! »*

Magnifique ! Tout un étage de son jardin en terrasse ne demandait qu'un jardinier pour lui (re)donner son potentiel. Nous avons donc convenu qu'en retour de la mise à disposition de cet espace envahi par les mauvaises herbes, je le réhabiliterais en jardin potager et je donnerais à la propriétaire une partie de ma récolte. Aussi pour éviter tout problème, nous avons signé une décharge. Je me suis dit : *« Me voilà jardinière ! »*

Quel bonheur d'avoir un jardin que je pouvais aller cultiver ou simplement admirer tous les soirs après le travail ! La propriétaire de son côté était ravie que cet espace ne soit plus laissé à l'abandon.

N'hésitez pas à nous faire part de vos initiatives de transition !

J'y ai fait aussi un bon compost pour enrichir la terre. Là encore cela m'a permis de créer du lien avec mon entourage. Ainsi, je récupérais les déchets de ma colocation, de mon ami, des locataires de la maison de laquelle dépend le terrain et de la propriétaire… pour ainsi offrir un excellent fertilisant à mes courgettes !

Grâce à ces visites régulières, j'ai rencontré d'autres voisins qui, découvrant mon jardin potager, ont aussi eu envie de cultiver des légumes de qualité chez eux.

J'ai évidemment aussi parlé de cette expérience personnelle tout autour de moi et, inspiré par cette idée, un ami a commencé un potager chez un monsieur âgé.

Simple à faire ? Oui, mais à condition d'oser demander de l'aide à des voisins que l'on ne connait pas. Pour ma part, je sais que les partages et les échanges avec les autres membres de mon groupe de Simplicité Volontaire m'ont bien aidée à passer à l'action, à dépasser cette gêne, cette peur que beaucoup d'entre nous ressentent lorsqu'il faut demander un soutien ou de l'aide.

Je garde vraiment un excellent souvenir de cette expérience. J'ai réussi à faire pousser des bons légumes et cela m'a permis de créer des liens de voisinage, jusqu'alors inexistants. En conclusion, malgré les limaces qui ont mangé plus de salades que moi, je vous conseille vivement l'aventure ! ■

Simone Popon - Membre d'un groupe de Simplicité Volontaire de Liège

Stage « Villes en Transition »
28 et 29 mai 2011 à Ciney

Avec la collaboration de Corinne Mommen et Hellena ter Ellen, animatrices en Ecologie Profonde

Des outils pour la Transition, pour lancer une initiative près de chez vous ou dynamiser votre groupe : Villes en Transition, Pic du pétrole, Assiette en transition, Ecologie Profonde et Travail qui relie, Permaculture, Décroissance, Démocratie profonde et ateliers open-space…

Des films, des conférences, des témoignages, des ateliers

Avec la participation de : Ezio Gandin, Daniel Cauchy, Veronika Paenhuyzen, Josué Dussoulier, Olivier Chaput

Nombre de places limité, inscription obligatoire avant le 10 mai : veronika@amisdelaterre.be ou 081/39.06.39 (mercredi-jeudi)

PAF : 60 € non membres / 50 € membres AT
Logement, documentation et repas compris !

Programme complet : **www.amisdelaterre.be**

Le retour de la traction animale

La traction animale existe depuis plusieurs millénaires (on estime son apparition au 4e millénaire avant J.C.). Dans le courant du siècle passé et dans nos pays industrialisés, elle a été remplacée par les machines qui ont proliféré grâce au pétrole bon marché, permettant une meilleure rentabilité financière : camion, tracteur, grue, etc. On constate, depuis quelques années, un retour vers ce mode de travail silencieux et écologique.

La traction animale est aujourd'hui principalement utilisé par des maraîchers et de petits agriculteurs désireux de conserver ou retrouver une autonomie et se réapproprier des savoir-faire non industriels et non-marchands. C'est le cas notamment de Bernhard Pelzer, qui utilise la traction animale pour travailler les terres en agriculture biologique, mais aussi pour assurer une partie de ses déplacements : *« J'ai moi-même commencé à apprendre le débardage et l'attelage, il y a 12 ans environ. Peu après, un ami (Jean-Claude Etienne) a obtenu un budget de 5000 € auprès de la division Agriculture de la Région Wallonne pour acquérir une Kassine. Cette étape a été déterminante et bénéfique. »*

La Kassine est un porte-outils à traction rigide développé par Jean Nolle en 1988 ; cet engin, tracté par un cheval, permet d'adapter différents outils pour travailler la terre : buttoir, herse étrille, billonneuse, charrue, etc.

« Cet outil, fabriqué au départ pour une utilisation dans les pays en voie de développement, nous permet depuis lors de travailler les terres des Tawes à Liège pour l'EFT [1] « La Bourrache ». J'ai ensuite commencé à faire des jardins, un peu à gauche et à droite, me rendant vite compte qu'il faut toujours une voiture pour amener la machine et/ou un camion pour le cheval. J'ai donc construit un transporteur, une sorte de Sulky costaud, qui permet de tirer n'importe quelle remorque et d'y mettre la Kassine. Ce système me permet également d'amener les encombrants au centre de recyclage de Glain, de véhiculer sur les sites pour ramasser le bois débité (au lieu d'utiliser une 4x4), de transporter le bois jusqu'à un autre site, ou jusqu'à mon domicile, rue Pierreuse à Liège. Nous sommes ainsi allés à cheval jusqu'à Waremme, Neupré, Glons, avec tout le matériel nécessaire aux travaux à réaliser, en parfaite hippo-nomie ! »

Le cheval, mais pas seulement !

Bernhard nous confie qu'il n'attèle pas son cheval pour transporter un frigobox… il adapte tant que possible son moyen de transport à la charge qu'il doit transporter :

- < 10 kg : le sac à dos
- < 25 kg : le traineau, la brouette, le vélo avec remorque
- < 1000 kg : la traction animale ou transporteur en fonction du volume, de la distance…
- > 1000 kg : camionnette, camion…

Plutôt que de faire le plein de bois avec sa camionnette, il en amène un peu tous les jours avec une de ces méthodes, ça le maintient en forme ! ■

Maxime Calay, permanent

(1) Entreprise de Formation par le Travail

Plus de voiture, vive la liberté !

Ca y est, le 9 décembre, nous avons enfin vendu la voiture ! Nous y pensions depuis longtemps… Une année passée dans un groupe de Simplicité Volontaire et les témoignages épanouis de « sans-voitures » nous ont enfin décidé à agir !

Cette démarche interpelle indéniablement notre entourage. Il y a ceux qui pensent qu'on ne viendra plus les voir, ceux qui s'inquiètent de la façon dont nous allons mener à bien la restauration de notre maison ou de la manière dont nous allons faire les courses et, enfin, ceux qui, étonnamment, semblent vouloir justifier le fait qu'ils ont une voiture ! *« Oh, nous on ne saurait pas, j'en ai besoin pour aller travailler »* ; *« avec des enfants, c'est impossible de se débrouiller sans voiture »*.

Une fois Madame auto revendue, paradoxalement, un sentiment de liberté nous a envahi : moins de tracas, moins de stress, plus besoin de se poser la question *« on y va en voiture ou en train »* ? La première fois que nous avons pris le bus ensemble (L'opération nous a valu 3 ans de bus gratuit pour notre couple !) pour visiter mes parents, nous avions l'impression de partir en vacances !

Moins de biens, plus de liens

En covoiturage avec un oncle liégeois pour aller au Noël familial à la campagne, j'en ai appris plus sur mon oncle en une journée qu'en 27 ans ! Il y a toujours bien une connaissance pour nous proposer de covoiturer, de prêter une voiture, ou de nous accueillir pour loger si les transports en commun ne permettent pas de rentrer chez nous.

Cette démarche paraît héroïque pour certains, alors que beaucoup de gens fonctionnent très bien sans auto… Telle une drogue, il semble plus difficile d'imaginer s'en passer que de ne jamais y toucher. ■

Florence et Maxime

« Je suis heureux dans mon métier, je me sens paysan des étoiles. » - Antoine de Saint-Exupéry

Il était une fois… à la ferme arc-en-ciel

Autour de la ferme Arc-en-ciel, un petit groupe d'agitateurs se met en place pour rendre possible une permaculture applicable à une ferme écologique, naturelle et humaine. En créant par exemple l'humus avec le BRF (Bois Raméal Fragmenté) et le BrEF (Bois Raméal entassé-foulé), mais aussi en tentant d'autres expériences : la combinaison des céréales et des légumes comme couverture vivante du sol, le paillage, le non travail du sol…

Observer la nature, la toucher, s'en imprégner. Avec ses mains et son cœur. De toute son âme, pour créer des jardins sauvages et cultivés. Tenter l'expérience d'une agro-écologie nourrissante, vivante, vitale, viable… ENFIN ! Une permaculture censée. Une agriculture naturellement permanente et reconnue, parce que nous n'aurons bientôt plus le choix. Au-delà des mots, qui se ressemblent, s'assemblent, pour constituer une alternative. Surtout dans les actes ! Tout est là, il faut juste oser. Oser l'utopie, « *L'utopie ou la mort* », écrivait René Dumont. Avec nos mains et nos cœurs, de toutes nos âmes réunies, avec persévérance et rébellion ; une rébellion intelligente, en créant une autonomie solidaire, sincère, véritable, une libre indépendance qui répond à ce système actuel subsidié, insensé, dopé, voire meurtrier ! Beaucoup de choses à dire, à faire. Il faut retrousser ses manches. Car il devrait bientôt se terminer ce monde à l'économie barbare ! Il faut se préparer, s'unir pour redonner naissance à la Vie. « *La vie est une danse à partager* » écrivait Joëlle Terrien, sage-femme, écrivain, jardinière de la vie. Où sont les femmes, sages, rebelles, inventives, intuitives ? Celles qui portent et défendent la vie dans leur ventre rond, comme la Terre ? Celles qui s'unissent pour s'opposer à l'ignominie des hommes, à tous ceux qui maintiennent le pouvoir destructeur…

Osons une ferme écologique, naturelle et humaine pour démontrer sa viabilité. Il est là notre défi, depuis toujours ! Le vôtre et le nôtre réunis. Pour réaliser un modèle qui sort de l'imaginaire. Pour réinventer une société qui prend toutes ses responsabilités en accordant une place à ses nouveaux paysans qui attendent de pouvoir remplir une assiette bonne, propre et juste. Actuellement, il y a 2 % seulement d'agriculteurs —qui ne sont plus des paysans et qui doivent faire des rendements— dans nos sociétés trop riches de trop, de tout, sauf de l'essentiel. Ce n'est pas digne d'une société. Il faut plus que le reconnaître ; se donner les moyens. Mettre ses mains dans la terre et trouver l'humilité. Un peu, beaucoup, passionnément… Retrouver le bon sens, travailler spontanément avec ardeur et conviction (c'est devenu bien rare, on dirait !). Se nourrir dignement et trouver la liberté. Avec les paysannes et les paysans.

Beaucoup d'humains sont passés, ici et là, passent encore, en recherche de quelque chose. Cela ne suffit pas. Peu d'entre eux perdurent et comprennent le véritable sens de ce mot liberté… Et pourtant ! La permaculture ne doit pas être belle uniquement dans les livres. Il faut la vivre au quotidien. Au meilleur de notre forme. Donc, à plusieurs. Même si c'est difficile. Parce que seul, c'est impossible ! Il suffit de regarder l'agriculture industrielle du non sens, individualiste, ravageuse.

La terre est vivante !

Vraiment, il est temps de démontrer une viabilité à échelle humaine. Sans intermédiaires. Sans emprunts. Sans subventions. Bref, sans fausseté, ni tricheries ! Simplement avec tous nos moyens, mis en commun… Nos idées et nos mains. Notre volonté d'oser le changement. Avec ardeur et conviction. Les mains dans la terre… ■

Serge Peereboom,
Paysan maraîcher, Ferme Arc-en-ciel

Le BrEF ce sont tout simplement des Branchages Entassés Foulés ou si l'on veut du BRF non broyé. Bref, une contrefaçon malicieuse, en quelque sorte, à l'intention de tous ceux qui n'ont pas ou ne veulent pas de broyeur. Et de fait, des africains ont fait remarquer que couvrir le sol avec des branchages tout juste raccourcis à la machette, cela s'est pratiqué dans des agricultures traditionnelles, en Europe comme en Afrique, qui de plus possède l'avantage des termites, accélérant l'humification des bois.

(Guide du nouveau jardinage, Dominique Soltner, Collection Sciences et Techniques Agricoles)

Mangeons du bon, mangeons des produits de Saison…

Une feuille de chou, c'est bon pour tout ! Une feuille de chou pour écrire, pour lire, pour partager des idées…Une feuille de chou pour se nourrir, se faire plaisir, pour déguster des petits plats mijotés… Une feuille de chou pour (ré) agir, pour s'unir, pour boycotter et trouver la liberté… Pour rétablir un lien honnête entre le champ et l'assiette. Et redonner leur place aux paysannes et paysans !

Bien et sainement se rassasier, c'est possible ! Grâce à la densité nutritionnelle des savoureux produits naturels de saison et grâce aux aliments riches en fibres. Parce qu'un aliment de qualité et riche en saveurs se suffit à lui-même, il n'exige pas d'autres ingrédients ou artifices (sauces, condiments,…) comme c'est le cas pour les aliments insipides, pauvres en nutriments. On peut donc s'offrir des préparations culinaires simples, ce qui évite aussi le gaspillage et réduit le coût du repas. L'un des intérêts majeurs de l'agrobiologie est de préserver des variétés de plantes et des races d'animaux de qualité et du terroir. Le contraire est obtenu en sélectionnant des variétés et des races qui sont sacrifiées au rendement, ce qui réduit considérablement la biodiversité alimentaire et la saveur des aliments.

On peut également préserver les fibres, micronutriments et substances protectrices, protéines éventuellement (champignons) en n'épluchant pas la plupart des légumes et des fruits non traités. Il suffit de brosser les produits sous l'eau ; en outre, cela oblige à mastiquer davantage, ce qui favorise les réflexes de rassasiement et tend à réduire les quantités ingérées, et donc le coût du repas : tout se tient… Avez-vous déjà pensé à utiliser les fanes de nombre de légumes (radis, navets, vert de poireau, betteraves, carottes), particulièrement riches en composés protecteurs ? On peut, par exemple, les émincer avec d'autres crudités en salade, les cuire à l'eau comme des épinards, ou encore les braiser légèrement dans une poêle avec un peu d'huile d'olive, des échalotes et fines herbes. ■

Serge Peereboom,
Paysan maraîcher, Ferme Arc-en-ciel

D'après « Manger Bio c'est pas du luxe », Lylian Le Goff, Terre Vivante.

Vous connaissez une recette simple et savoureuse ? Envoyez-la nous pour la partager avec les lecteurs du SaluTerre !

Quiche aux feuilles de chou

Ingrédients pour 4 ou 5 personnes

- Les côtes d'un chou-fleur
- 4 œufs
- 20 cl de crème-fraîche
- Les fines herbes que vous avez sous la main
- Du poivre et du sel
- 1 c. à café de cumin
- 250 g de lardons (facultatif pour les végétariens)
- 1 pâte feuilletée ronde ou une pâte brisée maison

Commencez par décortiquer le chou-fleur. Privilégiez les belles côtes intérieures, celles qui ne sont plus si épaisses. Ne coupez surtout pas le petit peu de verdure sur le côté des côtes. Cela donnera une touche printanière à votre plat. Lavez-les, coupez-les en tronçons d'environ 1 cm et faites-les cuire dans l'eau bouillante. Pendant ce temps, faites rissoler les lardons. Mélangez les œufs, la crème, les fines herbes. Assaisonnez. Les côtes sont cuites quand elles sont tendres. Personnellement j'aime bien quand elles croquent encore un tout petit peu sous la dent. Egouttez-les. Etalez la pâte dans le moule. Piquez-la avec une fourchette. Mettez-y les lardons, les côtes de chou-fleur et le mélange œufs/crème. Enfournez pendant environ 40 min à 200° C. Servez (chaude, tiède ou froide) avec une salade verte ou des crudités. Avec ces côtes, vous pouvez aussi préparer un potage. Ou les faire étuver et les servir avec une sauce blanche, en gratin ou tout simplement nature si le cœur vous en dit. Que votre imagination soit sans limite et bon appétit ! ■

Catherine, consomm'actrice des paniers de légumes de la ferme arc-en-ciel.

Bolivie : graines d'espoir

Malgré ses apparences de pays économiquement peu développé et donc prétendument épargné par la pression environnementale d'origine humaine, la Bolivie subit une sévère détérioration de sa biodiversité. Le manque de conscientisation écologique d'une grande partie de la population, les ajustements structurels imposés à la fin du 20e siècle et l'absence de contrôle des pouvoirs publics expliquent en grande partie cette situation. Néanmoins, tout comme en Belgique des initiatives naissent, visant à promouvoir un autre développement respectueux de la Terre Mère. Rencontre avec deux d'entre elles.

Le paradis de Ginger

La petite quarantaine, Cristobald et Sol vivent dans une ferme écologique baptisée Ginger's Paradise, du nom de leur fille cadette Ginger. Avec leurs 3 enfants, ils se sont installés dans un petit paradis terrestre où la nature crache son exubérance toute tropicale. En plein Oriente bolivien, à une heure et demi de route en voiture au nord de la grande ville de Santa-Cruz, cette famille bolivienne aux origines en partie européennes accueille touristes étrangers et boliviens fuyant la mégapole voisine surpeuplée et chaotique.

« *A l'origine de la création de ce havre de paix biologique, un événement de vie. Je vivais, il y a plus de 10 ans, dans une forêt du nord du pays* » nous raconte Cristobald. « *Les propriétaires ont alors tout déboisé, plus de 10.000 hectares, pour y faire des cultures de soja. J'ai dû partir et je ne m'en suis jamais vraiment remis. Il faut dire que la forêt était d'une richesse arboricole exceptionnelle. Il suffisait de tendre le bras pour récolter un fruit. Les propriétaires auraient pu facilement en vivre…* »

A vrai dire, le contexte agricole de cette partie du pays a subi les effets des politiques d'ajustement structurel imposées par le FMI et la Banque Mondiale à partir des années 80 ; à savoir les fameux « avantages comparatifs ». Ceux-ci obligent des pays en voie de développement à cultiver à grande échelle des produits dégageant un haut rendement et destinés à l'exportation afin de faire rentrer dans les caisses de l'Etat des devises étrangères et ainsi stimuler la balance commerciale nationale. Le souci est que bien souvent ces politiques économiques déstructurent totalement les économies paysannes en place, pourtant héritières de milliers d'années de pratiques agricoles raisonnées.

« *Voir cette forêt partir ainsi en fumée a été pour moi le motif pour valoriser la biodiversité. Chaque arbre a une valeur et à ma façon, je veux travailler pour faire revivre une petite partie de cette forêt que j'ai vue détruite sous mes yeux. Mon but de vie est de réussir à reconstituer une forêt de fruits tropicaux qui me donneraient à manger tous les jours pour ma pension, sans ne plus devoir travailler. Ne manger que du crû. Seulement manger des fruits. Je vais peu à peu laisser envahir le jardin potager par la nature. Elle va s'en emparer et comme le terrain sera devenu très fertile, le travail diminuera année après année. Je travaille déjà beaucoup moins que les premières années* ».

Le domaine de ce passionné de nature comporte 30 hectares de terres dont 18 sont boisés, 3 sont consacrés au maraîchage et le reste est destiné à la pâture pour les chevaux et l'unique vache qu'ils ont achetée récemment. Rayon légumes, fruits et céréales, la liste est longue (plus de 100 variétés) et nettement suffisante pour permettre à la famille de vivre en quasi autarcie. « *Pour la famille et 3 touristes, nous nous auto-suffisons avec ce que nous produisons, mais quand il y a des touristes supplémentaires, nous devons acheter à nos voisins ou à nos amis. Il reste cependant des aliments qui viennent de la ville : le vin, la farine de*

« Je conçois la relation à la terre comme une relation amoureuse avec une femme »

blé, l'huile. Mais celle-ci, nous avons aussi dans l'idée de la produire nous-mêmes ! ».

Le défi et la persévérance, Cristobald et Sol s'en sont faits une spécialité. Pour preuve, le travail d'amendement de sol conséquent réalisé les premières années. « *La terre n'était pas très riche quand nous sommes arrivés. Il y avait très peu de mauvaises herbes et très peu de vers de terre, c'est dire… Il a fallu mettre énormément d'engrais naturels venus de la forêt pour rendre au sol sa couche fertile. Aujourd'hui il n'y a plus de problèmes, enfin si, la sécheresse de temps en temps mais on passe à travers grâce à la richesse de notre sol. Puis il faut aussi vaincre les Cepes (ndlr : fourmis dévoratrices) mais on y travaille en utilisant un champignon qui leur coupe l'appétit…* »

Infatigable inventeur et créateur, Cristobald s'est aussi lancé dans la construction d'un frigo alimenté par… l'eau chaude qui lui sert à cuisiner. Il a aussi branché sa douche sur le poêle à bois, car une eau chauffée au feu de bois est bien meilleure pour la peau qu'une eau chauffée à l'électricité. « *Quelques touristes de passage ici qui avaient de l'eczéma ou du psoriasis ont clairement senti la différence par rapport à l'eau qu'on leur fournit dans les hôtels de la région… ici ça ne les irrite pas* ».

De ces diverses inventions, notre homme est fier. Il n'hésite d'ailleurs pas à les exposer à ses quelques voisins boliviens qui de temps en temps viennent le saluer mais pour qui la ville continue d'être synonyme d'eldorado. « *Beaucoup de gens partent en ville car ils pensent qu'il est difficile de vivre à la campagne, de travailler la terre. En réalité, je pense que c'est le contraire : une fois qu'on montre aux gens comment on peut vivre à la campagne, cela devient intéressant. La campagne ne signifie pas avoir une vie pauvre. Regardez par exemple la qualité de la nourriture que nous servons ici, on ne la retrouve pas en ville. Malheureusement, nombreux sont ceux qui pensent qu'il faut réfléchir à beaucoup de choses à la campagne, que c'est difficile. Ils ne veulent pas faire le nécessaire pour améliorer leur vie ici et abusés par la TV, ils partent en ville.* »

Cristobald, Sol et leurs enfants passent en moyenne entre 3 à 4 heures par jour dans leur potager. Cela dépend de l'époque de l'année bien évidemment. En haute saison, ils y vont toute la journée. Ils reçoivent également de temps en temps des coups de mains de touristes de passage aux origines très diverses. C'est alors l'occasion d'échanger des savoirs, de partager des expériences maraîchères et de conscientiser à la permaculture. « *La permaculture n'est pas un ensemble de règles à respecter, c'est une manière de vivre. Il faut travailler en sorte que ce que l'on fait ait une visée à long terme. Que se soit bon pour toujours. C'est d'ailleurs l'objectif de tout mon travail ici. J'enseigne aux gens qu'il est possible de vivre uniquement de produits naturels, sans produits chimiques afin que l'humanité tende vers une pollution zéro. C'est un gros travail de conscientisation. Le projet évolue lentement mais sûrement…* »

Pour se donner encore plus de moyens dans ce travail de conscientisation, Cristobald s'est lancé il y a un an dans un projet musical qui vise à toucher un public jeune. « *L'idée est de jouer ce spectacle dans des écoles devant des adolescents afin de les conscientiser à la thématique écologique. Ils ont entre 14 et 18 ans, il faut les conscientiser pour qu'ils convainquent leur père de ne pas déboiser, brûler et saccager la forêt. Car c'est le manque de conscience qui amène à la destruction. Mais c'est aussi l'occasion de leur parler du thème de l'alimentation et de les amener à réfléchir sur ce qu'ils désirent comme avenir pour eux et leurs futurs enfants. Pour moi, la musique est un bon moyen pour faire passer le message, elle inspire les gens. Ca touche plus profondément l'être humain, bien plus qu'un discours académique.* »

Interrogé sur l'utilisation des pesticides et des engrais chimiques dans son pays, Cristobald souligne aussi le manque d'informations des paysans.

« *On leur a donné des produits chimiques en leur disant : « produisez avec cela, ça marche bien ». Ils ne savent pas que c'est mauvais pour la terre. Il leur manque l'information. C'est de l'ignorance. La mentalité est de viser le maximum de production. Mais ils ne connaissent pas la richesse de ce que leur offre la nature. La forêt qui a été détruite sous mes yeux était très riche en fruits. Le propriétaire aurait pu en vivre sans souci. Sa récolte de soja par contre a été un échec. Si la terre ne te donne plus rien après 3 ans c'est qu'il y a un problème non ?* »

Cristobald conclut alors son plaidoyer pour le respect de la Terre Mère avec une belle métaphore :

« Je conçois la relation à la terre comme une relation amoureuse avec une femme. Un homme doit non seulement prendre du plaisir mais aussi en donner à sa femme. Avec la terre c'est la même chose, si la nature est en furie aujourd'hui c'est que l'homme a pris uniquement son plaisir sans en donner en retour à la terre. Il faut que le bénéfice soit mutuel. »

La Republica

Une autre initiative dans le domaine écologique nous emmène à une heure de voiture à l'est de Santa-Cruz. Le centre d'accueil des enfants des rues « La Republica » a mis sur pied, il y a une dizaine d'années, un projet de potager biologique dont les enfants des rues hébergés sur place sont les protagonistes. Le concept de ce centre d'accueil repose sur la responsabilisation des jeunes qui le composent. Réunis en assemblée, ces jeunes prennent les décisions importantes liées au centre. Des élections ont lieu tous les 4 mois afin d'élire un président. Une monnaie propre a été créée. Elle donne notamment la possibilité aux enfants de vendre leur production potagère à la cuisine du centre et de l'échanger, au moment de leur départ du centre, contre la monnaie nationale bolivienne, histoire de leur donner quelques moyens financiers pour bien démarrer dans leur vie d'adulte.

Hugo est un des deux jardiniers employés par le centre en charge de la supervision du potager. Ayant plus de 16 ans d'expérience dans la culture biologique, il guide et conseille les enfants dans leur apprentissage maraîcher. Chaque enfant possède sa propre parcelle de plus ou moins 20 mètres carrés, nous explique-t-il. L'idée est de réaliser une production saine, sans produits chimiques qui mène le centre vers une gestion durable. Ce sont les enfants qui ont voulu cela. Au nombre d'une vingtaine, les jeunes passent en moyenne une heure par jour dans leur potager. Mais, poursuit Hugo, on ne peut les forcer à travailler car certains sont en phase de récupération physique et mentale après leur séjour dans la rue.

Il y a en effet de temps en temps du va-et-vient entre le centre et l'extérieur. Hugo nous confie : *« Il n'est pas toujours facile de fidéliser le jeune au centre car pour lui la rue est synonyme de liberté. Dans le centre, c'est autre chose, il y a des obligations à respecter. Néanmoins, les résultats sont très encourageants et l'attrait du potager bio auprès des jeunes n'est plus à démontrer. A peu près 50 % des légumes que nous cuisinons dans le centre proviennent de notre potager ; les enfants en sont très fiers. On observe d'ailleurs un phénomène d'émulation entre eux : « si d'autres peuvent le faire, pourquoi pas moi », se disent-ils. Et puis il y a les réunions qui permettent de se poser la question du « pourquoi » de ce potager mais aussi de l'organisation des récoltes et de leur planification. Hugo joue à ce moment-là un rôle important. Je les incite à rêver, à faire quelque chose de leur vie, à trouver un idéal. Le potager bio est une excellente manière d'aborder ce sujet. Car pour moi, ça reste difficile de comprendre ces enfants qui viennent de la rue, une réalité que je connais mal. »*

Wilber, un des coordinateurs principaux du centre, vit depuis 15 ans au contact de ces jeunes. Concernant le potager bio, il abonde dans le même sens. *« Pour les enfants, c'est une véritable thérapie. Ce qui est intéressant c'est qu'ils voient le produit de leur propre travail. C'est nouveau pour eux. Quand ils apportent leurs légumes à la cuisine, ils en sont fiers. Dans leur processus de guérison de la drogue c'est important. »*

A première vue, le travail de la terre n'est pas nécessairement synonyme de plaisir pour ces jeunes issus d'un milieu urbain. Hugo en est conscient et c'est pour cela qu'il y a tout un processus qui est créé pour que cela devienne un plaisir pour eux, précise-t-il. A cela s'ajoute l'importance de leur apporter une conscience pour qu'ils travaillent pour un monde plus sain. Nous leur insufflons le concept de durabilité dans tout ce qu'ils font. ■

Alain Carpiaux,
membre de la Régionale Hainaut ayant réalisé 15 mois de stage en Bolivie

Jose Luis, 15 ans, dont 4 ans passés dans le centre « La Republica ».

AT : Qu'est-ce que cela t'a appris de faire un potager biologique ?

JL : J'ai appris à protéger les plantes de manière naturelle et j'ai donc amélioré mes connaissances à ce sujet. J'essaye ainsi d'éviter les erreurs de culture que j'ai faites avant.

AT : Qu'est-ce qui est le plus ennuyeux et le plus agréable quand tu travailles dans ton potager ?

JL : Le plus ennuyeux est le soleil qui peut taper très fort. Le plus agréable, c'est tout le reste !

AT : Vois-tu une différence de goût entre les légumes de ton jardin et ceux qui proviennent du marché ?

JL : Oui, par exemple la laitue achetée au marché est plus amère, celle de mon jardin est plus douce. Les tomates du marché sont plus grandes mais ont moins de saveur.

AT : Tu t'imagines plus tard devenir jardinier ?

J-L : (moment d'hésitation)… non pas vraiment mais agronome oui. Ou boulanger.

AT : Faire un jardin bio a changé ta vision sur la nature ?

JL : Oui absolument. J'ai appris qu'il ne faut pas brûler la nature, il faut la laisser tranquille. Il faut aussi la protéger car c'est elle qui donne l'air, la vie aux arbres et aux êtres humains.

La marmite norvégienne

Imaginez une toute petite maison passive pour protéger les casseroles, permettant ainsi de poursuivre la cuisson sans apport d'énergie supplémentaire. Vous venez de concevoir une marmite norvégienne !

Comment ça marche ?

Dans une casserole traditionnelle, déposez les ingrédients de votre recette, assaisonnements et épices, et recouvrez d'eau. Portez le tout à ébullition. Dès que l'ensemble bout, coupez la source de chaleur, et introduisez sans tarder la casserole dans votre « mini maison passive ». La température restera très haute pendant des heures et suffisamment élevée pour cuire viandes, légumes, pommes de terre, riz, céréales, légumineuses, blanquettes, ragoûts, carbonades, sauce bolognaise… Après quelques dizaines de minutes voire quelques heures, sortez la casserole de la marmite norvégienne et servez aussitôt.

Comment la fabriquer ?

La marmite norvégienne que j'ai réalisée consiste en un vaste panier en osier dont l'herméticité à l'air est assurée par des grandes feuilles de papier que j'ai soigneusement collées à l'intérieur. Une isolation de 8 cm en laine de chanvre au fond et à l'intérieur du panier est recouverte d'une couverture et d'un tissu fantaisie. Le couvercle est un gros coussin en chanvre également entouré d'une couverture et d'un tissu. Je m'assure que le coussin empêche la chaleur de fuir par le haut. Entre la casserole et le coussin, j'insère une forme en carton qui épouse parfaitement l'isolant du panier, elle sert ainsi de double cloison. L'isolation peut consister en de vieilles couvertures, de vieux vêtements d'hiver, de parois en liège, ou toute autre matière isolante qui ne soit pas trop sensible à l'humidité. Le panier peut être remplacé par un coffre, un box, une malle, …ou être intégré dans la cuisine équipée. J'ai confiance en votre imagination pour réaliser un objet original.

Avantages

La marmite norvégienne permet une cuisson sans surveillance, le repas ne brûle pas, ne déborde pas, et donc on peut vaquer à ses occupations, s'occuper des enfants, s'absenter de la maison pendant la cuisson. On peut également emporter la marmite norvégienne avec soi. Au bureau, dans sa camionnette, en voyage, la cuisson continuera sur le siège arrière du véhicule ! Vu l'absence presque complète d'évaporation et de buée, il n'y a aucune perte. Il serait regrettable que la saveur de vos mets se retrouve aux murs et aux vitres alors que vous les préféreriez sans doute dans le fond de votre assiette.

Beaucoup des éléments nutritifs importants pour notre santé sont préservés grâce à cette cuisson à basse température. Et le repas reste au chaud pour les retardataires des heures durant. L'économie d'énergie réalisée est quotidienne. La marmite norvégienne peut de plus être un bel objet que vous ne serez pas gêné d'apporter à table ; elle pourra même épater vos invités.

Petits trucs

Placez la marmite norvégienne à distance d'un sol trop froid, et dans une pièce tempérée. Pendant la cuisson sur la cuisinière, je place un tissu éponge plié en quatre sur le couvercle de la casserole pour réduire la perte de chaleur. Ceci n'est faisable qu'avec des plaques électriques ou une taque vitrocéramique, et évidemment pas au-dessus des flammes du bec à gaz. Les graines germées (dont le riz, les pois chiches, les haricots…) ont une durée de cuisson encore plus courte. Pour faire encore mieux, mangez cru ! ■

Hélène, locale de Herve

Plus d'informations ?

http://amisdelaterre.be/spip.php?article17

Une variante : bois et liège

Sur base d'une information obtenue sur un site de Simplicité Volontaire, nous avons créé notre propre marmite norvégienne. A l'exception des roulettes, des bandes isolantes du dessus et de la poignée, elle est entièrement faite de matériaux que nous avons récupérés. Le bois vient des encombrants et les plaques de liège sont des restes de l'isolation du plancher de notre chambre qu'on a effectuée cette année. Le liège n'est vraiment pas indispensable, mais comme il nous en restait sous la main…

Julie et Aymeric, régionale de Liège

Voyage vers les habitats alternatifs de Bretagne

Lorsque l'on se sent porté vers une démarche telle que la Simplicité Volontaire, les questions ne manquent pas sur la difficulté de parcourir ce chemin. Parmi celles-ci, le sujet de l'habitation peut rapidement nous ramener les pieds sur terre. Compte-rendu d'un voyage à la découverte d'habitats alternatifs.

Quand on commence à peine dans la vie professionnelle ; travailler à mi-temps c'est super, mais que faire de son rêve de la belle maison en pierre dans un village de la campagne wallonne ? Même l'ancienne petite fermette à retaper risque de vite coûter trop cher pour un revenu limité ! La Simplicité Volontaire et la possibilité de choisir un temps de travail salarié réduit, est-elle réservée aux plus accomplis d'entre nous qui ont suffisamment travaillé pendant plus de vingt ans pour rembourser leur prêt hypotécaire ? Les plus jeunes doivent-ils se résigner à vivre en appartement en pleine ville s'ils veulent choisir un travail à temps partiel ?

La question est sensible et il n'y a pas de réponse unique. Les avantages d'une vie urbaine ou rurale sont multiples dans les deux cas, et les inconvénients aussi. Quoi qu'il en soit, on a beau bien vivre le non-consumérisme, les transports en commun, le vélo et l'alimentation locale… il reste difficile d'accepter de renoncer au cadre rêvé dans lequel on souhaiterait faire grandir ses futurs enfants.

N'y a-t-il que deux options possibles ? Le travail conséquent pour accomplir son projet familial comme on l'espérait ; ou le travail réduit ne permettant qu'une habitation en zone industrielle ? Le voyage auquel j'ai eu la chance de participer, en décembre dernier, m'a permis de découvrir une 3e voie. En effet, l'association « Habitat et Participation » organisait pendant trois jours une petite expédition vers la Bretagne et la région de Rennes plus précisément. L'objectif était d'y découvrir différents projets en lien avec l'habitat alternatif et écologique. Nous étions un petit groupe d'une quinzaine de personnes, de tous les âges, originaires pour la plupart du Brabant Wallon. Je vous passe les détails des nombreux retards sur le réseau TGV en France à ce moment là. Au-delà de la sympathique ambiance et des superbes paysages, ce sont bien les diverses expériences d'habitats alternatifs rencontrées que je souhaite présenter.

Un habitat communautaire

Notre première « visite » fut celle d'un habitat groupé de Rennes. L'un de ses habitants nous expliqua l'histoire et les aspects de ce projet intergénérationnel né dans les années 1980 entre quatre familles. Ce témoignage fut intéressant car il permettait de sortir de certains préjugés sur la vie communautaire. Ce choix de cohabitation n'implique pas spécialement une mise en commun de tout, une vie de « bohème » ou un partage sans limite… Sans vouloir critiquer ces aspects, l'essentiel est de se rendre compte que l'habitat groupé est accessible à tous ; il deviendra sans doute de plus en plus courant dans l'avenir. L'habitant d'une de ces quatre maisons accolées à la façade boisée, nous vantait tout ce que lui offrait ce type d'habitation : un plus grand jardin, une salle commune pour y organiser divers événements, une buanderie, une chambre d'ami … et simplement un paysage bien plus dégagé que si quatre maisons unifamiliales avaient été construites sur le même terrain.

Une coopérative bio

Après une nuit à l'auberge de jeunesse, la rencontre du mardi matin allait être très inspirante dans un village peu desservi par les transports publics. La coopérative « Le Champ Commun » y a créé depuis un an une épicerie de produits locaux (artisanats, légumes bio, produits en vrac), tout en proposant les fabrications du circuit classique. En plus de ce magasin de proximité, la coopérative a créé un bar pour les habitants du coin et ils prévoient d'aménager des appartements à l'étage du bâtiment. Ce beau projet est soutenu par une banque éthique. Initié par deux jeunes d'une trentaine d'années, il réunit plus de 80 petits actionnaires (amis et familles). Bien qu'engagé dans une réflexion radicale, « Le Champ Commun » tient à n'exclure personne et souhaite faire évoluer petit à petit les comportements d'achat des habitants du village. Tout le monde se côtoie : les « Granos » (écolos mangeurs de graines, comme ils les appellent) et les « Mamys » qui découvrent d'autres moyens de s'alimenter.

Vous l'aurez compris, les initiateurs de ce projet ne se sont pas focalisés uniquement sur l'aspect environnemental, mais aussi sur le petit commerce de proximité, convivial et dynamisant l'économie locale.

L'épicerie coopérative « Le Champ Commun »

Un éco-lotissement

L'après-midi, le groupe reprit les camionnettes de location pour se rendre à Silfiac. Ce petit bourg éloigné de tout connaît depuis quelques années un afflux de nouveaux habitants. En effet, le maire a souhaité revitaliser son village en créant non-loin du centre un éco-lotissement. Celui-ci se compose d'une quinzaine de maisons, certaines préconstruites mi-passives, d'autres en auto-construction, en ossature bois en paille ou en torchis. La volonté sociale du projet était marquée par le prix du terrain peu élevé et une certaine liberté technique. Mais certaines règles ont été tout de même instaurées comme l'obligation d'un garage type pour l'unité visuelle du lieu !

Un village de vacances

Par la suite, nous sommes partis voir un village de vacances « écologique » accessible à tout type de revenu et garni d'une piscine naturelle. Le soir, nous avons pris un verre de Chouchen (spécialité locale alcoolisée à base de miel) dans le bistrot « alternatif » de Tremargat, un hameau assez réputé pour l'investissement militant de ses habitants. Le bar associatif est géré par des bénévoles et offre de nombreux services : soirées débats, bibliothèque, concerts, gîte, etc. La commune est soutenue par des politiques plutôt « écolo » et le village projette de mettre en place une épicerie de produits frais, locaux et bio ainsi qu'un habitat groupé.

Après une dernière nuit en terre bretonne, dans un splendide gîte au bord d'un petit lac, les camionnettes nous menèrent vers la commune de Bazouges-Sous-Hédé. Un guide nous présenta trois éco-lotissements créés par la commune sous l'impulsion d'un maire engagé ! L'idée était d'abord de créer autre chose que la maison individuelle classique mal isolée avec son garage accolé. Au-delà des maisons écologiques (récupération de l'eau de pluie et isolation), les autorités ont insisté pour limiter au maximum la place de la voiture : rue à sens unique, stationnement interdit et parkings rassemblés. Une fois encore, l'objectif n'était pas de réunir uniquement une certaine « bourgeoisie bohème », mais bien de s'ouvrir à toute famille et individu avec peu de moyens : appartements écologiques aux loyers modérés et un prix accessible du terrain au mètre carré. En parallèle à ces lotissements, l'école a été complètement rénovée, isolée et la cantine a intégré des aliments bio et locaux, sans prévenir les parents dans un premier temps. Si le changement doit idéalement être citoyen (démarche participative), cette expérience démontre malgré tout que de beaux projets collectifs peuvent être initiés par des autorités communales sensibilisées .

Retour et conclusion

Après un voyage en TGV à nouveau tumultueux, j'étais de retour à Bruxelles avec de belles idées positives en tête. En réponse à mon questionnement de départ, ces différentes rencontres m'ont inspiré et donné l'envie d'appliquer personnellement, dans un avenir à moyen terme, ce que j'ai pu voir. J'ai été particulièrement interpellé par les petites maisons en auto-construction, à l'architecture simple ou originale, avec leurs poutres en bois et les couleurs chaudes de leurs murs en torchis.

Un temps de travail salarié réduit avec un salaire limité ne permet pas, le plus souvent, l'achat d'une maison classique. Cependant, le temps libre disponible peut certainement être investi dans des formations ou des chantiers participatifs en auto-construction. L'habitation pourrait alors devenir réalité en utilisant surtout des matériaux naturels et de récupération. Toute cette démarche nous ramène à une des valeurs essentielles de la Simplicité Volontaire : l'autonomie. Ce chemin vers davantage d'autonomie semble passionnant pour rester maître de sa vie, découvrir de nouvelles connaissances et choisir de manière responsable. Il ne me reste plus qu'à agir et mettre en œuvre les belles phrases que je viens d'écrire !

L'auto-construction n'est bien entendu pas la seule voie possible. L'habitat groupé, libéré de certains préjugés, est une expérience très belle et pertinente à développer. Cette initiative met en lumière une autre valeur fondamentale de la SV : la solidarité. Elle se marque dans les nombreux partages conviviaux qui caractérisent ces habitats groupés.

Sans pouvoir les détailler ici, d'autres alternatives existent avec divers niveaux de confort et de radicalité : l'éco-lotissement communal, une petite maison à rénover, la colocation en ville, la yourte ou la roulotte dans une prairie, le squat de bâtiments vides, les auto-constructions en paille, en bois cordé,… Beaucoup d'idées, de pistes à faire mûrir qui permettent d'avancer dans la réflexion et l'action au sein d'une démarche globale, vers la simplicité de vie ou la joie de la complexité heureuse et responsable. ■

Robin Guns, permanent

Appel à volontaires pour un chantier participatif en auto-construction en Andalousie : p 31

Comment se sont passées vos fêtes frugales ?

Début décembre, nous lancions une initiative de « fêtes frugales » et proposions à tout un chacun de passer les fêtes « autrement ». Voici la réaction de deux personnes qui ont diffusé leur initiative et qui ont accepté de nous partager leur expérience à ce sujet.

Michel Bamps, de Namur

AT : Qu'est-ce qui vous a plu dans l'invitation des Amis de la Terre à fêter autrement ?

MB : J'avais déjà décidé de faire des fêtes simples, avec quelques amis partageant cette envie. Donc l'invitation rejoignait ce que j'avais envie de faire de mon côté, et j'ai trouvé sympa que d'autres foncent aussi dans cette brèche…

AT : Qu'avez-vous choisi comme projet de fêtes ?

MB : Le projet était plus dans la simplicité que dans une démarche « frugale » et de soutien aux paysans indiens comme proposé. Peut-être une prochaine fois, ou une autre occasion, j'y réfléchis déjà. Le projet était de fêter autrement, à petit budget et sans tomber dans les excès commerciaux, le tout sans stress ni paillettes. Je souhaitais aussi que cette soirée soit un moment de réflexion, pas simplement « faire la fête ». J'avais proposé la projection d'un film, au départ ce devait être celui de Colline Serreau, « Solutions locales pour un désordre global ».

AT : Avez-vous pu le réaliser ?

MB : Tout à fait ! Et j'ai dû refuser du monde ! Nous avons finalement regardé le film « Sous les pavés, la terre ».

AT : Quelles ont été les difficultés éventuellement rencontrées ?

MB : Cette fête qui devait être « frugale » est rapidement devenue « pantagruélique ». Nous avons fonctionné en auberge espagnole, et nous avions de quoi nourrir une trentaine de personnes… (nous étions 10 !) C'est un phénomène fréquent dans ce type de fonctionnement, surtout quand les participants n'ont pas l'habitude. Mais, quelque part, ce ne fut pas un mauvais point, le partage s'est poursuivi en fin de soirée, quand chacun a repris un peu de tout pour rentrer à la maison. Donc pas de gaspillage et personne ne s'est retrouvé à manger de la tarte salée pendant une semaine…

AT : Qu'est-ce qui a bien fonctionné ?

MB : Tout, à commencer par l'ambiance. Quelques invités ne connaissaient personne au moment d'arriver et chacun s'est tout de suite senti à l'aise. Ambiance d'écoute, de partage, de réflexion. Même si le buffet était copieux, tout le monde est resté assez sobre.

AT : Que suggérez-vous pour notre prochaine action « Fêter autrement » ?

MB : Présenter l'action un peu plus tôt.

AT : A recommencer ?

MB : Certainement.

Michel avait encodé son initiative sur le site « www.onvasortir.be », ce qui nous a valu d'être contactés par la RTBF locale de Liège à la recherche d'initiatives intéressantes pour les fêtes de fin d'année !

Renée Mandel, de Louvain-la-neuve

AT : Qu'est-ce qui vous a plu dans notre invitation à fêter autrement ?

RM : Le fait que je n'aime pas le côté peu naturel de la période des fêtes

AT : Qu'avez-vous choisi comme projet de fêtes ?

RM : Entre le plat principal et le dessert, je pensais proposer de tirer les anges de Findhorn, puis des cartes de l'Univers (*ndlr : des cartes avec des messages d'inspiration et de méditation*).

AT : Avez-vous pu le réaliser ?

RM : Uniquement les anges

AT : Quelles ont été les difficultés éventuellement rencontrées ?

RM : Le manque d'intérêt des gens…

AT : Que suggérez-vous pour notre prochaine action « Fêter autrement » ?

RM : Proposer aux participants d'une même soirée de faire un cadeau acheté en seconde main

AT : A recommencer ?

RM : Oui car je suis têtue !

Pour la fin d'année, mais pas seulement !

Les fêtes de fin d'année étaient un prétexte pour lancer cette initiative de fêtes frugales, mais ce comportement peut facilement s'étendre à d'autres fêtes souvent consuméristes comme un anniversaire, un mariage, ou plus simplement une Saint-Valentin.

En Belgique et ailleurs, des petits groupes s'organisent et agissent, chacun à sa manière, mais dans un même but : le refus de la surconsommation et des inégalités qu'elle entraîne, prônant un retour vers une vie plus authentique ; les fêtes frugales sont une méthode parmi d'autres pour y parvenir.

Transmettez-nous vos souhaits, vos idées, mais aussi vos craintes et vos réticences qui enrichiront notre réflexion et notre action. ■

Maxime Calay, permanent.

Plus d'informations sur l'action « Fêter autrement » : http://www.amisdelaterre.be/alimentation-solidaire/

Des forêts certifiées durables... seulement sur papier !

ONG, administrations publiques et éditeurs du monde entier utilisent de plus en plus de papier certifié FSC. Pour le consommateur ordinaire, en plus du papier de photocopie et d'impression, il existe des mouchoirs en papier et même maintenant du papier peint avec le logo du petit arbre. Afin de déterminer si l'image verte de tout ce papier est justifiée, MO (mensuel néerlandophone) a lancé une enquête sur les plantations d'eucalyptus dans l'Etat brésilien de Bahia.

Une file interminable de troncs clignote en rythme sur la fenêtre de notre voiture. A l'extrême sud de l'Etat de Bahia, les plantations d'eucalyptus ne sont jamais loin. Ici et là, on voit les restes de la Mata Atlântica, la majestueuse forêt pluviale atlantique qui couvrait autrefois la région et de laquelle il reste à peine quatre pour cent de la superficie. Les sociétés d'exploitation forestière et les scieries ont vécu ici des temps prospères. Après la mise à blanc de la forêt, la région a reçu un nouvel élan : l'eucalyptus, le nouvel or vert. Les plantations que nous côtoyons sont toutes propriété de Veracel. David Fernandes, régisseur forestier de Veracel, nous guide sur des chemins de terre à travers un dédale géant de plantations d'eucalyptus. La voiture s'arrête sur une colline surplombant la fierté de l'entreprise : un paysage en mosaïque. Fernandes parle avec enthousiasme de l'harmonie entre les eucalyptus sur les hauts plateaux et les zones de forêt tropicale sur les pentes raides et le long des rivières : « Veracel possède près de 200.000 hectares. La moitié est destinée à l'exploitation de l'eucalyptus, l'autre moitié est une forêt tropicale protégée. Le contact entre les deux est très enrichissant. C'est important pour la santé de l'eucalyptus ; et pour les animaux, la forêt tropicale forme un couloir idéal pour se déplacer. »

Un peu plus loin, le vert dense fait brusquement place à une zone pauvre, où toute végétation a été coupée récemment, mais là encore, une bande de jeunes eucalyptus pousse pour un prochain cycle de production. Nous roulons entre deux énormes murs de troncs empilés. De grandes machines, qui ressemblent à des prédateurs préhistoriques mécanisés, abattent, à un rythme incroyable, les eucalyptus arrivés à maturité. En moins de 25 secondes, un arbre est abattu, écorcé, découpé en cinq morceaux et empilé. Fernandes : « Nous plantons 833 arbres par hectare. Dans sept ans, ils atteindront trente mètres de haut et seront prêts à être récoltés. » Le climat de Bahia assure une productivité plus élevée qu'ailleurs dans le monde. « Au cours de la première année seulement, nous répandons neuf litres de glyphosate par hectare. Il s'agit de l'herbicide de Monsanto, mieux connu sous le nom de Round Up. C'est un produit parfaitement sûr sans conséquence. »

Les différents intervenants dans cette enquête sont présentés en pages 20 et 22

Suivant le FSC, l'utilisation de cet herbicide ne s'oppose pas à la durabilité. Ce que David Fernandes n'a pas dit, c'est que Veracel « utilise de très grandes quantités d'un produit chimique figurant sur la liste des produits interdits du FSC », selon un rapport d'audit de ASI sur la certification de Veracel. L'entreprise traite les plantations qui sont en proie à des fourmis avec du Sulfluramide. La société a demandé une autorisation exceptionnelle du FSC, et l'a obtenue en 2008. L'utilisation de pesticides chimiques par Veracel a également été mise en évidence par l'IBAMA, l'Agence fédérale de l'Environnement. Dans des lieux destinés à la régénération de la forêt tropicale, la société avait utilisé des herbicides, de sorte qu'un grand nombre d'arbres indigènes ont été détruits. Veracel a reçu une amende de 400.000 reals (160.000 euros) d'IBAMA. En outre, la société a également reçu des amendes pour la déforestation, la non restauration de la forêt tropicale et la plantation d'eucalyptus en bordure de parcs naturels ; toutes violations de la loi. « Veracel va toujours en appel à Brasilia », a déclaré Cleide Guirro, chef de l'IBAMA à Eunápolis, la commune où se trouvent les plantations. L'agence manque de moyens pour contrôler toutes les accusations portées contre Veracel : « Nous avons six inspecteurs pour un territoire équivalent à quatre fois la Belgique. Et l'eucalyptus est seulement un des problèmes dont nous devons nous occuper. »

Papier illégal

La première condition pour l'obtention du label FSC stipule que les lois de la société respectent celles du pays. Selon SGS Qualifor, Veracel respecte ce principe, mais João Alves da Silva, procureur en chef Eunápolis, n'est pas de cet avis : « Veracel viole le droit du travail, le droit de l'environnement et le droit pénal ». Le tribunal du travail d'Eunápolis a traité ces dernières années plus de 850 procès contre Veracel et ses sous-traitants. Alves da Silva prend une pile de dossiers : « Le ministère public a des preuves de crimes contre l'environnement, de blanchiment d'argent, d'évasion fiscale et de corruption. Nous avons un témoignage d'un conseiller communal qui a été soudoyé par Veracel pour convaincre ses collègues de voter des lois favorables. »

En 2008, Veracel a été reconnu coupable par un tribunal fédéral de la déforestation de la forêt tropicale de l'Atlantique, ce qui lui causa une amende de vingt millions de reals (huit millions €). Au cours du procès, il a été révélé que Veracel n'a pas d'évaluations valables d'impact environnemental pour ses plantations d'eucalyptus. A ce sujet, le juge a statué que les licences de 96.000 hectares de plantations sont illégales. « Les consommateurs qui achètent de la cellulose à Veracel doivent se rendre compte qu'ils achètent un produit illégal et que le label de durabilité ne correspond pas à la réalité », prévient João Alves da Silva. Veracel a interjeté appel et travaille actuellement sur l'évaluation requise de l'impact

Une campagne de « Friends of the Earth Vlaanderen en Brussel »

Bien que notre association se nomme « Les Amis de la Terre – Belgique », les échanges et contacts avec nos compagnons septentrionaux sont rares. Pourtant, ils pourraient nous enrichir avec des réflexions qui sont parfois moins développées du côté francophone.

Les Flamands sont très préoccupés notamment par l'avenir des forêts, eux qui voient celles-ci se restreindre comme peau de chagrin dans une Flandre toujours plus urbanisée. En janvier 2011, « Friends of the Earth Vlaanderen en Brussel » a mené une campagne mettant en cause la crédibilité du label FSC (Forest Stewardship Council) de gestion forestière responsable.

A cette occasion, des conférences ont été présentées dans différentes villes flamandes et à Bruxelles. Un reportage au Brésil de An-Katrien et Leo Broers ouvrait les débats. Cet article des mêmes auteurs synthétise l'enquête approfondie qu'ils ont effectuée.

Grâce à de tels travaux, 2011, année internationale des forêts, pourrait voir une refonte du système de certification de gestion forestière responsable vers une exclusion des plantations de cette certification. Tout dépendra de la pression du public et des associations sur le FSC.

FSC : le Forest Stewardship Council a été créé en 1993, afin de protéger les forêts du monde et les jungles. Depuis lors, le FSC est l'organisme de certification de gestion forestière responsable à la croissance la plus rapide. A ce jour, il certifie 135 millions d'hectares dans plus de quatre-vingts pays. Le FSC doit ce succès à sa structure unique : des entreprises, des organisations sociales et des groupes environnementaux prennent toutes les décisions importantes ensemble. Les dix principes et critères du FSC sont la norme de certification.

FSC
Mixed Sources
Product group from well-managed forests and other controlled sources
www.fsc.org Cert no. TT-COC-002810
© 1996 Forest Stewardship Council

environnemental. « Nous ne voulons pas interférer dans le processus judiciaire », répond Rosemary Vianna de SGS Qualifor. « Tant qu'il n'y aura pas de décision définitive du juge, nous suivons cette affaire avec nos audits. » La première plainte a été déposée voici dix-sept ans. Selon le procureur, il y a conflit d'intérêts. « Le certificateur est payé par l'entreprise certifiée. Cette dépendance cause un gros problème. SGS camoufle les infractions de Veracel. Je vais informer le FSC que l'abus est commis par SGS et Veracel. Je veux savoir si elles prennent leurs responsabilités. »

Protestation d'autochtones

Le troisième des dix principes que les entreprises doivent respecter pour obtenir le label FSC est le respect des droits des peuples autochtones. Eliane Anjos, responsable pour la durabilité chez Veracel, nous assure que d'excellentes relations sont entretenues avec toutes les communautés indiennes de la région. Biribiri, un chef de la communauté indienne Pataxó, Coroa Vermelha, confirme cela volontiers : « Le gouvernement nous laisse dehors dans le froid, mais heureusement Veracel subsidie nos projets d'enseignement et de santé. » Le village indien est situé dans le cœur touristique de Bahia, où les Portugais ont mis le premier pied sur le rivage brésilien. Depuis Coroa Vermelha est même devenue une attraction touristique et la réserve locale Jaqueira s'est ouverte aux visites touristiques.

Coroa Vermelha est cependant l'exception plutôt que la règle. Dans la région où se trouvent les plantations d'eucalyptus de Veracel, seulement quatre des dix-neuf communautés Pataxó et Tupinamba disposent de leur territoire propre. Les habitants de Guaxuma, un village indien le long de la route BR-101, attendent depuis plus de dix ans la reconnaissance de leurs droits fonciers. La zone qu'ils revendiquent, s'étend bien au-delà des plantations qui se rapprochent toujours plus. Depuis quelques années, ils sont complètement encerclés par les eucalyptus. Kuhupyxa, appelé aussi Antonio, affirme que sa communauté chassait, il y a dix ans, dans la forêt tropicale là où aujourd'hui se trouve l'eucalyptus : « Ils ont déboisé jour et nuit et aplani le sol avec de gros tracteurs. Mais malheureusement, de cela nous n'avons aucun constat. » Il nous emmène à la clôture près de son domicile : « Veracel voulait planter de l'eucalyptus jusqu'ici, à moins de dix mètres de ma porte. Ils ont commencé à tout pulvériser avec du poison pendant que les enfants jouaient dehors. Alors, nous les avons chassés avec des arcs et des flèches. Ils n'ont pas le moindre respect pour nous. »

Takwahy, fils de Kuhupyxa, est lui-même père de deux enfants. Son sourire cache beaucoup d'impuissance : « Les rivières et les sources alentour s'assèchent toutes car l'eucalyptus a besoin de beaucoup d'eau. Et quand il pleut, le poison utilisé dans les plantations coule dans les rivières dont nous buvons l'eau et dans lesquelles nous nous lavons. Depuis deux ans, nous avons un réservoir d'eau dans le village parce que nous nous méfions de l'eau de la rivière. » SGS Qualifor était au courant de la plainte de Guaxuma, mais personne n'est venu vérifier sur place. « Compte tenu des produits utilisés et des doses, la pollution de l'eau est très peu probable », le rapport de SGS classa l'affaire.

Menés par le bout du nez dans les plantations

Le centre de recherche CEPEDES à Eunápolis dispose d'une vidéo dans laquelle Veracel, nommée Veracruz à l'époque, rasa la forêt tropicale dans les années nonante avec des tracteurs et des tronçonneuses. Pour le CEPEDES, il est donc clair que cette entreprise ne mérite pas l'étiquette de durabilité. « Avec une quarantaine d'ONG, syndicats, groupes environnementaux et communautés indiennes, nous avons envoyé une lettre pour notifier à la FSC l'impact négatif de Veracel », dit Ivonete Gonçalves de CEPEDES. Une condition fondamentale pour reconnaître une plantation comme durable, c'est qu'une telle plantation ne peut pas être installée dans des endroits où il y avait récemment des forêts naturelles ou pluviales. « Si une forêt pluviale a été transformée après 1994 (année de publication des principes du FSC), une plantation à cet endroit ne pourra jamais bénéficier de l'étiquetage FSC », assure Bart Holvoet, directeur de la division belge du FSC.

Néanmoins, nous lisons dans les rapports d'audit de SGS Qualifor que Veracel a déboisé la forêt tropicale après 1994 et y a planté de l'eucalyptus. « Mais cette transformation s'est passée avant que l'on parle de certification », répond Rosemary Vianna du SGS Qualifor. « D'ailleurs, l'eucalyptus a déjà été récolté et la restauration naturelle y a déjà commencé. Donc, je ne vois pas pourquoi le label doit encore être mis en question. » Parce que, lors des premiers audits pour le processus de certification de Veracel, un certain nombre d'importants partenaires n'ont pas été entendus, il y eut une nouvelle vague de critiques ; cette fois-ci contre la société de certification SGS Qualifor. FSC introduisit alors un audit supplémentaire et envoya une équipe sur les traces de l'ASI, une société qui inspecte les certificateurs pour le FSC. Lors de cette visite, une rencontre était prévue aussi avec le CEPEDES. « Nous étions assez optimistes », dit le collaborateur Winfridus Overbeek, qui pensait que

l'ASI allait tenir compte des plaintes. « Mais deux semaines avant le rendez-vous, nous avons appris que l'affaire était conclue. Veracel avait déjà reçu le label. »

La réunion prévue n'avait donc plus de sens pour l'organisation. CEPEDES avait déjà connu deux autres certifications FSC controversées dans la région et a désormais perdu toute confiance dans ce label. Ivonete Gonçalves n'a pas tourné autour du pot : « Ce label mène les gens du nord par le bout du nez. Le label FSC n'existe que sur papier, pas sur le terrain. »

Dans un rapport accablant, l'équipe de vérification ASI mit à terre le travail de SGS Qualifor. Cette société a incomplètement suivi les lignes directrices du FSC, a alloué trop peu de temps à un audit approfondi et s'est souvent satisfaite de chiffres et d'études de Veracel sans effectuer de contrôle sur place. Le rapport montre que ASI n'aurait pas accordé le label. Mais la tâche de l'ASI est limitée à la vérification de l'organisme certificateur ; seul SGS Qualifor peut retirer le label.

Personne ne mange de l'eucalyptus

Par une journée pluvieuse, nous rencontrons un groupe d'hommes et de femmes du MLT, un petit mouvement de paysans sans terre qui abattent les jeunes eucalyptus avec des machettes. Rose Lemos vient à notre rencontre : « Cette terre est *terra devoluta*, elle est propriété de l'Etat et est principalement destinée à la réforme agraire. Veracel n'a pas le droit de planter ici », dit-elle. Les organisations sociales affirment que Veracel a planté des eucalyptus sur 30.000 hectares de terres publiques. MLT attend une décision de justice sur cette *terra devoluta*. « Nous aimerions à nouveau produire des cultures vivrières parce que les gens ne mangent pas d'eucalyptus. Cette région est en mesure d'exporter des denrées alimentaires au lieu d'avoir à en importer. » Plus loin, le MLT a déjà planté du manioc, des haricots, du maïs, des courges et d'autres plantes. Les 65 familles qui vivent sous des bâches en plastique rêvent d'approvisionner la ville parce que maintenant presque tous les aliments proviennent d'autres États.

Aux yeux de Veracel, les actions des mouvements de paysans sans terre sont des faits de vandales qui depuis 2009 ont coûté cinq millions de reals (2.000.000 €). « Beaucoup de gens se joignent à ces mouvements parce qu'ils n'ont pas de propriété ; ce qui ne veut pas dire qu'ils veulent aussi travailler la terre », a déclaré Sergio Alipio, directeur de Veracel. « Cette région est destinée à produire de la biomasse, comme l'eucalyptus. Il n'y a pas de tradition d'agriculture familiale ici. » Ainsi pour lui, la question des paysans sans terre est une affaire classée. Idalberto Jose Lima n'est pas d'accord. Il vit au bord de la route BR-101, dans une cabane précaire. Sur une parcelle de la grandeur d'un mouchoir, il plante du manioc, « pour survivre », dit-il, appuyé sur sa bêche.

La tonitruante circulation des camions rend une conversation presque impossible : « Veracel a déjà acheté le terrain, il ne reste plus rien dessus. » Mais il ne se plaint pas, car « beaucoup de gens se trouvent dans une situation pire. Ils cherchent du travail dans la campagne, mais il n'y a rien, car il n'y a plus que de l'eucalyptus. »

De nombreux agriculteurs ont vendu leur propriété à Veracel. « Là où jadis il y avait des fazenda productives (plantations de café), il ne reste plus que de l'eucalyptus. Les gens qui

Les principaux acteurs

FSC : organisme de certification de gestion forestière, voir en page 20

SGS Qualifor : organisme certificateur mandaté par le FSC pour examiner et approuver ou non les demandes de certification.

Veracel : entreprise de pâte à papier, joint-venture du suédo-finlandais Stora Enso et du brésilien Fibria. Veracel gère 96.000 hectares d'eucalyptus, ce qui représente une production annuelle d'un million de tonnes de cellulose (un composant du bois).

La pâte, à partir de laquelle papier toilette, lingettes et magazines sur papier glacé sont produits, est destinée à 98 % pour l'exportation. L'arrivée de Veracel était annoncée comme un projet qui créerait des emplois et développerait la région. C'est pourquoi l'entreprise a pu compter sur des prêts attractifs de la Banque brésilienne de développement et la Banque européenne d'investissement qui ont financé ensemble environ la moitié de l'investissement total de 1,25 milliard de dollars.

Aujourd'hui, les 96.000 hectares de plantations d'eucalyptus de Veracel occupent 2.600 personnes. C'est à peu près un emploi par 37 hectares. La récolte de la papaye pour laquelle la région était anciennement connue, créait un emploi par hectare. Pour les plantations de café, le ratio est d'un emploi par trois hectares.

ASI : cette société inspecte, pour le compte du FSC, les certificateurs comme SGS Qualifor.

CEPEDES : ONG locale et centre de recherche du sud de Bahia, focalisée sur l'expansion de l'eucalyptus et la protection de la forêt pluviale atlantique dans la région.

IBAMA : Agence fédérale de l'Environnement au Brésil.

vivaient à la campagne, déménagent en ville », explique Roberto Santana Conceição, chef de l'IBGE, Institut brésilien de géographie et de la statistique à Eunápolis. Veracel en témoigne avec ses propres chiffres : « Au moment de l'achat, il y avait 1.197 personnes employées sur le total des 212.649 hectares que nous avons acheté », a déclaré Débora Jorge, la porte-parole de Veracel. La ville Eunápolis a maintenant 85.000 habitants. Il y a de nombreuses nouvelles entreprises prospères qui doivent leur succès à la présence de Veracel, mais le trafic de drogue a aussi augmenté. Le soir, des garçons de seulement douze ans se déplacent armés, à vélo, à la chasse d'un téléphone mobile ou d'autres objets de valeur. A la lisière d'une favela, Roberto Joaquina dos Santos, un résident du ventre de la ville, raconte comment tout a changé: « Les gens qui ont déménagé ici ne connaissaient que la culture de semis et la récolte. Ils n'étaient pas préparés à la vie urbaine. Les bidonvilles se sont développés et ont apporté du crack et beaucoup de violence à la ville. »

Développement durable sans frontières ?

Si les partenaires donnent leur feu vert, Veracel va augmenter la production de son usine de pâte à papier d'un million de tonnes à 2,7 millions de tonnes. Cela nécessite une extension de 92.000 hectares d'eucalyptus. Les demandes environnementales pour les autorisations ont déjà été déposées. Selon ASI, Veracel est loin d'être prêt pour obtenir un label FSC pour cette expansion. Mais est-ce que le SGS Qualifor a le dernier mot ? Le directeur Sergio Alipio est optimiste en tous cas : « Si nous continuons à respecter les principes et critères du FSC comme nous l'avons fait jusqu'à présent, il est naturel que les nouvelles plantations soient également certifiées. »

Les conflits sociaux et environnementaux, la question autochtone, la sécurité alimentaire, l'exode rural et la diminution des terres agricoles sont tous aggravés par l'expansion de l'eucalyptus, écrit l'IMA, Agence de l'environnement de Bahia, dans un rapport fin 2008. L'IMA s'attend à ce que les conflits augmentent encore avec l'arrivée de BahiaBio, un projet qui prévoit encore 300.000 hectares de canne à sucre et 64.000 hectares de palme africaine pour la production d'agrocarburants dans la région. « Il y a un besoin urgent d'une vision intégrée », conclut le rapport de l'institution publique.

Des « plantations durables », objet de vertes critiques

Le fait que de grandes plantations reçoivent le certificat durable du FSC ne cause pas de controverses uniquement au Brésil. Des ONG telles que Timberwatch Coalition, Green Desert Network, FSC-Watch et World Rainforest Movement exercent depuis des années, sans succès, une pression sur le FSC pour arrêter la certification des monocultures à grande échelle. Wally Menne de Timberwatch Coalition parle du contexte sud-africain. Ce pays compte quatre-vingts pour cent des plantations industrielles d'arbres labellisées FSC. « Les plantations d'essences à croissance rapide augmentent la pression sur la végétation naturelle et les précieuses terres agricoles. Elles causent des ravages sociaux et perturbent l'économie locale. FSC doit reconnaître qu'il est impossible de certifier des grandes plantations industrielles d'arbres comme gestion forestière responsable. »

La majeure partie des plaintes contre le FSC provient de pays où les plantations forestières s'agrandissent rapidement, comme le Brésil, l'Équateur, la Thaïlande et l'Afrique du Sud. Bart Holvoet, directeur du FSC en Belgique, présente ces problèmes comme des maladies d'enfance et de croissance de l'organisation. Holvoet : « Les plantations seront de plus en plus importantes pour notre approvisionnement en fibre. Maintenant, elles représentent déjà la moitié de notre consommation de bois et de papier. Dans le futur, il y aura peut-être de moins en moins de plantations qui seront susceptibles d'obtenir le label FSC si les pratiques problématiques continuent. » Mais les contestataires, par contre, trouvent la certification des plantations d'arbres fondamentalement incompatible avec les neuf autres principes de la gestion forestière durable que le FSC honore.

Des organisations allemandes et suédoises quittent le FSC

La critique vient aussi, de plus en plus, d'organisations environnementales membres du FSC. L'an dernier, l'organisation allemande Robin Wood quitta le FSC International après douze ans d'adhésion. « Nous ne voulons plus être coresponsables du fait que les monocultures industrielles obtiennent une image verte grâce au FSC », explique Peter Gerhardt de Robin Wood. Gerhardt se réfère à l'utilisation de pesticides chimiques et d'engrais artificiels dans les plantations forestières certifiées FSC. De même, Jutta Kill de Fern, une ONG membre du FSC depuis 1995, est mécontente : « Nous avons attendu longtemps un changement, mais nous n'avons vu aucun résultat. La situation est tellement grave que la question de notre soutien pour le FSC est posée par nos partenaires dans le Sud. Trop souvent, des entreprises coupables abusent de l'image verte du FSC pour saper les protestations locales. En ce qui concerne le papier, le FSC peut encore difficilement garantir ce qu'il promet. »

Les problèmes ne se limitent pas aux plantations industrielles d'arbres ni

aux territoires périphériques sans lois du Tiers-Monde. Dans le rapport Cutting the Edge, le SSNC (la plus grande organisation environnementale suédoise cofondatrice du label FSC il y a quinze ans) dénonce l'état alarmant des forêts de l'Arctique en Suède. Selon l'organisation, les trois plus grands propriétaires de forêts en Suède menacent la survie des forêts et la biodiversité. Pourtant, tous les trois ont un label FSC. Un de ces gestionnaires, le SCA, cependant, a été épinglé par le FSC pour le défrichement des forêts à haute valeur biologique où 250 à 300 arbres centenaires ont été sacrifiés. Dans une zone d'à peine quarante hectares, le SSNC a documenté plus de 300 violations graves avec des photos et les coordonnées des lieux. Le SCA n'adhère ni à la législation forestière suédoise, ni à ses propres normes, ni aux principes FSC. Néanmoins, son label FSC a été prolongé en 2008 tout normalement. En juin 2010, le SSNC a donc décidé de démissionner du FSC Suède. Jonas Rudberg, expert forestier du SSNC : « Pendant des années, nous avons fait de notre mieux pour améliorer le FSC en Suède. Mais la norme est encore trop faible et les exigences sont foulées des pieds. Et quand nous signalons une violation, les sanctions sont trop légères pour avoir un réel impact sur les entreprises. »

FSC a lancé en février 2010 une révision de ses principes et ses normes dans le contexte suédois. Ceux-ci entraient en vigueur à partir de juin 2010. Que les entreprises forestières soient désormais plus strictement contrôlées, reste encore à voir. SSNC reste néanmoins membre à titre provisoire de FSC International.

« Pas de retour en arrière »

Bart Holvoet admet qu'il y a des problèmes, mais en ce qui concerne les plantations d'arbres, il n'y a pas de retour en arrière possible, selon lui : « Nous savions dès le début que les plantations seraient un sujet de controverse, et ils le seront malheureusement toujours. Mais je ne vois pas le FSC arrêter leur certification. Il est regrettable que ces organisations se concentrent là-dessus et veulent jeter le bébé avec l'eau du bain. » Le directeur du FSC Belgique indique que les plantations ne font pas plus de 8 des 135 millions d'hectares de forêts certifiées par le FSC. Mais dans certains pays, la proportion est nettement différente. Au Brésil, sur 5,5 millions d'hectares de forêts certifiées FSC, 1,8 millions d'hectares sont des plantations. ■

La version originale de cet article de Leopold Broers et An-Katrien Lecluyse datée du 23 août 2010 est parue dans le mensuel néerlandophone MO en septembre 2010, sous le titre « Duurzaam op papier » (Durable sur papier).

Leur recherche a été rendue possible grâce au soutien du Fonds Pascal Decroos voor Bijzondere Journalistiek : www.fondspascaldecroos.org

La traduction a été assurée par Paul De Neyer avec l'aide d'Hugo Buyssens.

Courrier des lecteurs

TOUT D'ABORD, je voudrais souligner la qualité des articles du dernier SaluTerre : le numéro 110 est vraiment formidable. Je ne me souviens pas d'avoir vu une telle biodiversité dans les articles, une telle richesse d'information, une telle profondeur des « regards », une telle densité de nouvelles positives (à ne pas confondre avec les nouvelles optimistes, je pourrais revenir un jour sur la différence fondamentale que je vois entre ces deux adjectifs). Mais mon ami Dominique m'appelle « Monsieur 8 mai ». Je ne puis m'empêcher quelques remarques.

Dans l'article sur l'eau : je vois quelques nouvelles « optimistes », l'utilisation de l'eau par quelques villes ou par les Hongrois friands de sports d'eau. Je lis aussi cette sempiternelle phrase que je ne renie pas : « L'eau est un patrimoine commun, une ressource vitale et en cette qualité, elle ne doit aucunement devenir une marchandise ». Mais où se situe le problème de l'eau ? Où trouve-t-il sa source ? Dans sa commercialisation. Oui mais comment en est-on arrivé là ? Parce que l'eau est potabilisée , parce que l'eau est polluée, parce que la concentration en habitation est trop élevée, parce que nous sommes trop nombreux et voulons disposer de trop de place. Parce que nous voulons disposer de l'eau au robinet et qu'avant nous en avons voulu à la pompe du village, parce que nous ne voulions plus aller au puits ou à la source qui était devenue polluée, parce que nous étions déjà trop nombreux, les bêtes et nous autres bêtes que nous sommes (dans tous les sens du terme). Parce que nous ne voulions plus vivre simplement, ne plus souffrir de l'effort physique du transport de ce « matériau » vital. Parce que nous n'arrivions plus à nous « confondre » dans la Nature et que nos besoins en eau dépassaient la capacité de la Nature à nous en fournir en surabondance, etc. Mais là, je crois que je suis presqu'au bout des « 8 mai » …

Alors, une solution ? Sans doute, mais en voulons-nous vraiment ? Vivre simplement ce serait ne pas dépasser les limites de la surabondance de la fourniture, de la disponibilité. Cela nous demanderait d'être « chichement » raisonnable, de considérer l'eau comme une ressource rare, même là où elle coule à flot et d'en tirer toutes les conclusions pour notre vie. Les plantes ne placent pas des canalisations pour s'alimenter lorsqu'elles en manquent. Elles « acceptent » de crever ou de « végéter » jusqu'à la survenance d'une nouvelle pluie. Pourrions-nous avoir cette sagesse ? Celle de certains peuples « primitifs »…

Une marche arrière ? Je me demande si vous parlez ainsi quand vous faites demi-tour dans une rue ou que vous rentrez chez vous après un long voyage ? J'aimerais que nous « rentrions chez nous », alors qu'aujourd'hui, nous les occidentaux, nous vivons surtout « hors de nous » (sans doute dans tous les sens du terme).

Les « climato-sceptiques ». Un article que « j'aime bien « . Quand à la façon dont les « climatiques » voient les « climato-sceptiques », « ceux qui nient le réchauffement », je serai pour ma part assez bien entre les deux chaises. Paraît que c'est inconfortable. A vrai dire « oui » car je ne suis entendu ni par les uns, ni par les autres. Une sorte d'avocat du diable de deux causes antagonistes, la voix de la troisième voie. Tout d'abord, sur base de ce que je lis et entends, les climato-sceptiques tiennent plutôt le discours « nous ne sommes pas d'avis que le réchauffement climatique soit dû essentiellement aux activités humaines et surtout pas principalement ». Les climatiques, eux, sont certains que « les activités humaines sont le facteur déterminant dans la hausse de la température moyenne de l'atmosphère et le CO_2 qui résulte de cette activité en est la principale raison ». En fait le problème ne me semble pas du tout se situer là où se porte l'antagonisme car les solutions prônées par les uns et les autres ne sont pas de nature à résoudre les problèmes qui se posent à nous. Du côté des climato-sceptiques, que je qualifierais plutôt de « fatalistes » et du côté des « climatiques » que je qualifierais « d'actifs incohérents », si j'avais à choisir, aujourd'hui, je préfère de loin l'inaction à l'action incohérente. Encore que quand je parle d'inaction, ce n'est pas de celle des climato-sceptiques dont je parle, mais de celle qui consiste à arrêter de faire, de produire, de consommer toutes choses qui ne sont pas strictement utiles à la vie. Mais là, nous en sommes vraiment très très loin. L'excitation de tous lors des récentes chutes de neige, qui pour son boulot, qui pour ses achats, qui pour « rendre visite à », qui pour sortir de chez lui à tout prix, me montre à quel point nous ne sommes pas prêts à ne rien faire. Et pour ce qui est des « actifs incohérents », il faudra qu'ils me démontrent qu'en s'agitant davantage à coup de technologies vertes, ils arriveront à produire moins de CO_2. Et là encore tout démontre le contraire puisque là où les efforts « verts » sont les plus grands, la production de CO_2 continue à augmenter et l'empreinte écologique reste de loin supérieure à « l'intolérable niveau 1 ». Intolérable dans un sens parce que l'empreinte « 1 » n'est pas viable à quelque terme que ce soit. Et dans un autre sens parce que tous ceux qui sont au-dessus n'imagine pas faire « les pas en arrière » qui s'impose pour y arriver.

Alors, mes meilleurs vœux au climat ! Lui qui finalement n'en a cure, il se débrouillera bien sans nous, enfin, j'exagère peut-être un peu. Nous pourrions envoyer une sonde (pour faire un sondage auprès du climat) sur Vénus, pour voir comment il se sent par rapport à lui-même très très ironiquement… et amicalement.

Je termine par un « Oh » admiratif pour le travail d'Amaury qui me coupe l'herbe sous le pied d'un article du « Radical »… quoi que. Mais comme je l'ai dit pour commencer, il y a eu bien d'autres « Oh » admiratifs… Amitiés à tous les lecteurs du SaluTerre. ■

Phillippe Tyberghein, régionale de Liège

Nouvelles de la régionale de Namur

Combat local pour la biodiversité

Fin janvier 2011, lors d'une promenade vespérale, Marcel Guillaume constate avec dépit que les abords du RAVeL Namur – Hoegaarden qui passe non loin de chez lui ont fait l'objet d'un entretien particulièrement dévastateur. Renseignements pris auprès de quelques contacts, il apparait que le tronçon passant par Vedrin, Daussoulx et Cognelée a « subi » les assauts du service des travaux d'entretien de la Ville de Namur.

Très rapidement, le président de la Régionale de Namur fait part aux autorités locales de ses remarques sur la manière dont a été gérée la dernière bande boisée d'importance au nord de Namur.

Dans cette région sinistrée par les remembrements, cette ancienne ligne de chemin de fer constitue un des derniers éléments de maillage écologique d'une certaine importance entre Namur et la Hesbaye. A certains endroits, plusieurs dizaines de mètres de haies ont complètement disparu, ne laissant que quelques graminées et la vue sur le talus de l'autoroute toute proche. Ailleurs, prétextant des problèmes de sécurité, on a taillé au ras du sol des aubépines qui se trouvaient pourtant à plus de 2 m du revêtement goudronné et ne gênaient en rien les usagers. La plupart des arbres haute-tige qui ne présentaient pas une silhouette parfaitement verticale ont été proprement « exécutés ». Dans la traversée de Vedrin, des passages de plus de 5 m de large ont été dégagés sans que rien ne le justifie. Les équipes d'« entretien » ont même réussi à saccager les quelques belles et rares aubépines isolées un peu âgées que le tronçon compte dans cette portion du RAVeL.

Les premiers contacts avec les autorités sont plutôt tendus. Les arguments d'accessibilité aux engins lourds d'entretien et de lutte contre le sentiment d'insécurité provoqué par la voûte des arbres faisant ombrage pour les usagers lents sont mis en avant du côté de la Ville ; arguments pour le moins surprenants. Marcel Guillaume s'étonne : *« Je conçois que l'usage du RAVeL nécessite quelques entretiens mais cet élément important de notre paysage mériterait qu'on le traite avec un peu plus de délicatesse, et mieux encore, qu'on s'attache à le restaurer et à le planter là où de larges zones de rupture sont présentes. Ce serait une belle occasion d'y intéresser les usagers du RAVeL en les faisant participer à cette action de restauration ».*

Quelques jours plus tard, rencontre avec l'Echevin en charge des espaces verts et de l'environnement ainsi qu'avec l'équipe qui s'occupe du chantier. Marcel Guillaume insiste sur la nécessité d'une remise en état et plus encore, d'une amélioration du site. Après quelques discussions, l'Echevin et son équipe persistent à défendre leur conception de la « gestion » de cet endroit mais proposent des pistes positives pour un réaménagement de l'endroit en faveur de la biodiversité. Un plan de gestion établi pour 3 ans a été proposé.

Les options envisagées dans un premier temps sont en outre :

- la plantation de haies mixtes dans les zones qui en sont aujourd'hui dépourvues en misant sur la diversification des variétés ;
- la conversion des espaces herbeux en prés fleuris fauchés tardivement ;
- la mise en place de nichoirs à abeilles et guêpes solitaires ;
- la réalisation d'abris pour la faune (tas de bois, amas de pierres, ou nichoirs pour oiseaux).

La rencontre entre la Régionale et les autorités communales s'est donc finalement révélée constructive, d'autant que les Amis de la Terre seront appelés à collaborer à la mise en place de ces différents aménagements. D'autres associations mais aussi les riverains seront invités pour les plantations et les semis. Une belle occasion de mener une action de sensibilisation auprès du grand public.

Conclusion du président de la Régionale : *« Dans le domaine de la biodiversité, la vigilance doit être permanente. Dans certains cas, ce ne sont plus les intérêts de la nature qui sont pris en compte pour fixer les règles de gestion environnementale mais les « coups de gueule » de quelques personnes pour qui la propreté est synonyme de désert. A nous d'informer et de « gueuler » plus fort lorsque cela s'avère nécessaire ».*

Voilà donc un combat local pour la biodiversité qui ne fut pas vain et le début (nous l'espérons) d'une prise de conscience de la nécessité de concevoir un autre type de gestion que celui basé sur le « Il faut que cela soit propre ». ■

Veronika Paenhuyzen, permanente
Marcel Guillame

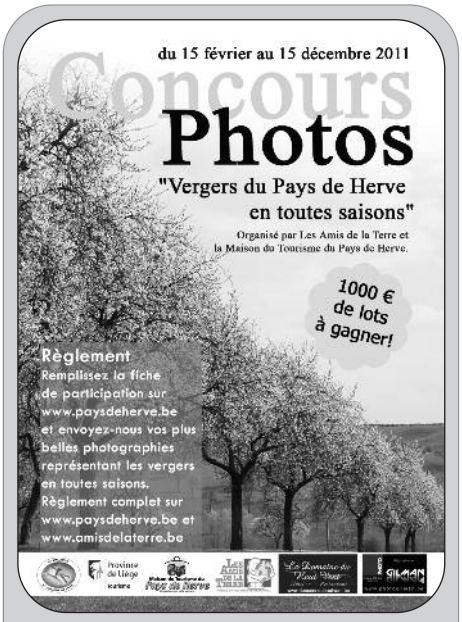
Un succès pour la projection « Sous les pavés, la terre »

Salle comble, succès inespéré à l'occasion de la projection du film « Sous les pavés, la terre » à Namur. Au-delà du plaisir d'une belle activité réussie, c'est l'intérêt en terre namuroise pour notre thème « osons vivre autrement » qui nous réjouit le plus.

La famille Baronnet, venue de France et intervenante dans le film, a fort bien défendu sa vision d'un monde plus solidaire, plus localisé, plus simple et finalement bien plus heureux. Propriétaire d'une maison complètement autonome dans laquelle il a élevé 4 enfants, Patrick Baronnet se dit satisfait d'avoir construit sa propre cohérence, très bien transmise par ses interventions.

Le lendemain, la même conférence était organisée conjointement avec nos amis de la Maison du Développement Durable de LLN. ■

Nouvelles de la régionale de Liège



L'office du tourisme du Pays de Herve organise en partenariat avec les Amis de la Terre un concours photo avec pour thème « Les vergers du Pays de Herve en toutes saisons ».

Le projet a été élaboré dans le but de sensibiliser la population à la nécessité de préserver ce patrimoine naturel local en voie d'extinction. Dans une autre mesure, il s'agit de promouvoir notre région et de la mettre en valeur aux yeux du plus grand nombre.

Le Pays de Herve est l'héritier d'une tradition fruitière vieille de près de deux siècles qui a fortement marqué nos paysages. En 1944, on recensait près de 20.000 ha de vergers dans notre seule province. La mécanisation agricole, le désintérêt des consommateurs pour les fruits locaux et les primes à l'arrachage octroyées début des années septante par l'Union Européenne ont sonné le glas de ces biotopes typiques. Aujourd'hui, notre Pays de Herve ne compte plus que quelques vestiges constitués majoritairement de vieux arbres en fin de vie, témoins d'une lointaine glorieuse époque. Avec la disparition des vergers, c'est non seulement toute une biodiversité de variétés de fruits, d'insectes et d'oiseaux qui est touchée, mais c'est aussi notre identité locale, l'âme de notre région. ■

Le 29 janvier : retrouvailles autour du voyage à Totnes

C'est par une visite de notre verger conservatoire et de transition que nous avons débuté cet après-midi. En effet, ce projet concret est sans doute le berceau qui nourrit nos réflexions et nos actions pour nous préparer à l'après-pétrole. A ce stade, les arbres sont encore jeunes et n'ont pas encore porté. Tous les espoirs se portent vers la nouvelle saison car de beaux boutons floraux attendent encore, tout engourdis par l'hiver. La dynamique mise en place ici par les Amis de la Terre s'inscrit parfaitement dans le cadre d'un projet de transition : un terrain public mis à disposition d'une association, un lieu de partage de liens et d'expériences, un projet social, des fruits qui seront partagés par des parrains …

Le projet s'enrichira au cours de cette année avec la mise en place d'un jardin mellifère et de son rucher. Il servira de lieu d'apprentissage à des jeunes intrigués par l'apiculture, et plus globalement à la sensibilisation autour de la protection locale des abeilles. Cette visite d'une bonne heure aura pu témoigner à l'ensemble du groupe que ce genre de projet audacieux est sans doute un très bon moyen pour attirer, intéresser et conscientiser le public aux causes que nous défendons.

De retour entre les murs du Château de Wégimont, un bon bout de tarte nous a alors bien réchauffé le corps avant de nous plonger dans les photos du voyage de Totnes, première « Ville en Transition » de Grande-Bretagne. L'essentiel du séjour était bien sûr tourné vers les diverses initiatives de la région reliées de près ou de loin au mouvement : éco-villages alternatifs et communautaires, formations de jeunes au maraîchage, restaurant « bio-local » et végétalien, ferme bio aux dimensions presque industrielles, le « Schumacher College » et un site touristique dédié à l'environnement. La fin du séjour a donné la chance au groupe de rencontrer des membres du réseau de transition anglais et d'officialiser leur passage par la plantation d'un pommier du pays de Herve dans le cimetière de Totnes. Si l'on se fie aux impressions des participants au voyage, celui-ci a permis de très riches découvertes sur le sol britannique. Cependant, la « Mecque de la Transition » ne devrait pas être trop idéalisée, car nous n'avons pas à rougir des réalisations déjà à l'œuvre par chez nous. Les initiatives anglaises n'ont rien de plus que les nôtres, mais jouissent d'une force de communication et de mise en réseau très efficace.

En fin de journée, ce constat a alors lancé une discussion générale sur les dynamiques de transition en Belgique et sur la manière de faire évoluer celles-ci, tout en étendant le mouvement. Les avis étaient partagés entre la ligne de conduite conseillée par l'ouvrage de Rob Hopkins, et une adaptation du concept à notre réalité sociale, associative et culturelle en Wallonie. Cette activité s'est ainsi clôturée sur un échange vivant entre divers points de vue. L'objectif n'est certainement pas de trancher radicalement entre toutes ces questions. Notre association doit néanmoins poursuivre son travail, entrepris depuis deux ans, afin de faire connaître ce concept transversal à toutes nos activités. Il importe de comprendre ce qui a bien fonctionné et d'insister dessus, tout en assurant la mise en réseau de toutes les initiatives en Belgique.

En définitive, l'activité qui a rassemblé près de trente personnes ce jour là avait le mérite d'allier le côté pratique au théorique ! Que demander de plus ? Ce verger et tous les projets gravitant autour assurent une grande crédibilité et une cohérence au groupe des Amis de la Terre ! Relié au mouvement de la transition, et avec l'explication des enjeux, le projet pourrait insuffler et inspirer de nouvelles dynamiques à l'avenir… ■

Didier Brick

Prochaines activités

Régionale de Namur

Contact : namur@amisdelaterre.be

Les batraciens - découverte
Dimanche 27 mars à 9h30

Passionnante découverte des batraciens de la vallée de la Gelbressée et de leurs sites de reproduction. Deux guides s'occuperont plus spécialement des enfants.

Lieu : en amont de l'Abbaye Notre dame du Vivier sur la route Gelbressée / Marche Les Dames.

PAF : Accès gratuit et libre

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

Les batraciens - suivi migratoire
Du 01 au 31 mars

Suivi migratoire des batraciens de la vallée de la Gelbressée à Marche Les Dames. S'assurer que la soirée est favorable en contactant les bénévoles au 0476/779815. Se munir d'un gilet fluo, d'une bonne lampe de poche et de bottes.

Lieu : vallée de la Gelbressée entre Marche Les Dames et Gelbressée

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

Réunion de la régionale de Namur
Lundi 11 avril à 19h30

Lieu : Mundo Namur - Rue Nanon 98

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

Cycle de formations aux plantes sauvages.
Le 24 avril, le 8 mai, le 15 mai, le 12 juin et le 26 juin

Ce cycle de formation est prioritairement accessible aux personnes n'ayant pas ou peu de connaissances en botanique. Loupe indispensable, bon équipement selon les conditions météo.

Lieu : Province de Namur

PAF : 15 € pour les 5 journées – gratuit pour les membres des Amis de la Terre.

Inscription obligatoire, limitée à 20 participants : Caroline Dechamps (carodechamps29@gmail.com ou 0484/75.95.84) et Geneviève Adam (genevieve@amisdelaterre.be ou 0474/52.16.15)

Réunion de la régionale de Namur
Lundi 09 mai à 19h30

Lieu : Mundo Namur - Rue Nanon 98

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

Le mystère de la disparition des abeilles
Vendredi 13 mai

Les abeilles sont des bio-indicateurs majeurs de l'état de notre environnement. Leur disparition précède t'elle celles d'autres espèces ? La projection du film sera suivi d'un débat avec un spécialiste de la question.

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

Réunion de la régionale de Namur
Lundi 13 juin à 19h30

Lieu : Mundo Namur - Rue Nanon 98

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

« Osons vivre autrement »
Samedi 18 et dimanche 19 juin

Deux longues journées consacrées à tout ce qui peut nous aider à vivre plus simplement pour vivre mieux. Conférences, projections, foire aux savoir-faire, ateliers divers…

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

Projection du film " Solutions locales pour un désordre global "
Samedi 18 juin

Troisième projection / débat de la campagne « Osons vivre autrement ».

Contact : Marcel G. (0476/779815 ou namur@amisdelaterre.be)

Régionale du Hainaut

Contact : hainaut@amisdelaterre.be

La récupération de l'eau de pluie… le bon sens
Vendredi 29 Avril à 19h30

Conférence par Vincent Golard, en collaboration avec l'A.S.B.L Le Verts-tiges.

Lieu : Baugnies, à la salle Baugnies Réveil (ancienne école) sur la commune de Péruwelz

Contact : Florent Cotman (069/56.16.72 ou 0474/68.15.12), Chloé Brookfield (069/77.66.69 - 0476/32.07.74)

Locale du Centre

Le pic du pétrole
Jeudi 5 mai à 19H.30

Conférence par Ezio Gandin sur le Pic du pétrole, en collaboration avec le Centre Culturel rhodien

Lieu : Le Roeulx, Centre Culturel

Contact : Silvana Balletto (0479/84.49.67 ou 064/265 386, silvana.balletto@live.fr)

Locale du Pays Vert et des Collines

Conférence « Moins de biens, plus de liens »
Jeudi 24 mars 2011 à 19h30

Avec Emeline De Bouver, l'auteure de « Moins de Biens,plus de Liens : la Simplicité Volontaire un nouvel engagement social ». Après la conférence, nous proposerons également la création d'un groupe de Simplicité Volontaire à Lessines et Ath.

Lieu : Théatre des Moulins – Hopital Notre-Dame de la Rose à Lessines

PAF : 3 €

Contact : Jean-Marie Dubois (068/33.59.66) - Florent Cotman (069/56.16.72 ou 0474/68.15.12)

Régionale de Liège

Contact : liege@amisdelaterre.be

Reproduction d'une colonie d'abeilles mellifères
Vendredi 25 mars à 19h30

Nous passerons en revue les mécanismes qui conduisent une colonie à l'essaimage. Nous discuterons ensemble des méthodes de gestion de ce comportement.

Lieu : Richelle au chalet du football rue de Richelle, 82

PAF : Gratuit

Contact : Didier Brick (04/375.09.88 ou 0497/82.63.83 - dbrick@scarlet.be)

Le greffage des arbres fruitiers
Dimanche 17 avril de 13h à 17h

Pourquoi, quand et comment greffer ? Greffage de poiriers et de pommiers

Lieu : Rue de l'Egalité à Soumagne, face au cimetière

Contact : Didier Brick (04/375.09.88 ou 0497/82.63.83 - dbrick@scarlet.be)

Le défi des abeilles et le pouvoir des fleurs
Mercredi 27 avril de 9h30 à 12h30

Matinée d'étude organisée par les Amis de la Terre en collaboration avec la Province de Liège, Ecowal et la Fédération Liégeoise d'Apiculture

Après une présentation du problème de dépérissement des colonies d'abeilles, nous étudierons la manière de mettre en place un pré fleuri : choix des semences, préparation du terrain, époque de mise en place, gestion…

Lieu : Domaine Provincial de Wégimont à Soumagne.

PAF : Gratuit

Contact : Didier Brick (04/375.09.88 ou 0497/82.63.83 - dbrick@scarlet.be)

L'aube des oiseaux du verger des Amis de la Terre
Dimanche 1 mai à 06h00

Hubert Van Buylaere vous guidera au cours de cette balade champêtre à travers le verger conservatoire et de transition mis en place par les Amis de la Terre en collaboration avec Infrabel le long de la ligne à grande vitesse. Munissez-vous de vêtements chauds, de bottes et de jumelles.

Lieu : Parking du Bas-bois, rue Célestin Demblon à Soumagne

PAF : 2,50 €/personne, gratuit pour les enfants, les membres AT et Natagora

Contact : H. Van Buylaere (0486/66.42.30 ou vanbuylaere54@hotmail.com)

Fête du verger conservatoire et de transition
Dimanche 1 mai de 10h à 16h

6h00 : l'aube des oiseaux (voir activité précédente) • 10h : café-pain d'épice • midi : barbecue pour les enfants, les parrains et les donateurs du verger (offert pour les enfants) • 14h : activités ludiques au verger pour les enfants ; découverte du jardin mellifère et des abeilles.

Lieu : Rue Célestin Demblon sur le site du bas-bois (ancien charbonnage)

Contact : Liliane Jonnard (087/46.27.02)

Fête de l'abeille au bas-bois
Dimanche 26 juin de 10h à 18h

Sensibilisation aux pollinisateurs et à leur disparition. Visite du projet de jardin mellifère et découverte des collections de petits fruits et de la prairie mellifère.

Découverte des miels des apiculteurs Soumagnards, stands de produits de bouche locaux.

Challenge des 7 traiteurs de la commune et récompense du menu le plus local, bio et équitable

• 11 et 14h : visite du rucher
• 12h : repas aux stands des différents traiteurs pour un prix modique

Lieu : Rue Célestin Demblon sur le site du bas-bois (ancien charbonnage)

Contact : Liliane Jonnard (087/46.27.02 ou l.jonnard@skynet.be) et Didier Brick (04/375.09.88 - dbrick@scarlet.be)

Bruxelles et Brabant

Formation à la plantation d'un pré fleuri
Samedi 26 mars, de 9h30 à 16h30

Les Amis de la Terre, dans le cadre du projet « Biodiversité 2010-2011 » d'Action Environnement Beauvechain, vous proposent un cycle de formations pratiques sur le jardin au naturel. Les citoyens apprendront à diversifier la nature dans leur jardin par le semis d'un pré fleuri.

Lieu : Salle de l'ALE, place communale n°7, 1320 Beauvechain

PAF : 3 €

Inscription obligatoire : Eric Wyns (eric@wyns.me ou 0479/74.78.90 après 18h30)

Troisième balade nocturne des Amis de la Terre
Samedi 26 mars à 19h30

Cette promenade se déroule la nuit du changement d'heure parallèlement à la manifestation Earthhour où le WWF vous invite à éteindre les lumières pendant une heure. Munissez-vous d'une pièce de deux euros pour le voyage Nous traverserons la forêt de Soignes dans l'obscurité en compagnie des membres de l'association de personnes malvoyantes « Bon pied mais pas bon œil ».

Lieu : rdv sur le quai de la station SNCB Bruxelles-Schumann vers 19h30-19H45 pour pouvoir prendre le train de 19h57 à destination de Groenendaal, début de la promenade. Arrivée à 23h au plus tard Avenue Louise à Ixelles pour permettre les retours en transport public.

Contact : pauldeneyer@gmail.com

Commémoration Tchernobyl
Mardi 26 avril à 20h

Conférence : 25 ans après Tchernobyl, les coopératives de producteurs et de consommateurs d'électricité verte en Belgique et en Europe

Lieu : à Mundo-B rue d'Edimbourg à Ixelles. Coorganisation de Les Amis de la Terre, Friends of the Earth Europe et Friends of the Earth Vlaanderen & Brussel.

PAF : Entrée gratuite

Contact : pauldeneyer@gmail.com

Formation à la réalisation d'une mare naturelle
Samedi 7 mai, de 9h30 à 16h30

Dans le cadre du projet « Biodiversité 2010-2011 » d'Action Environnement Beauvechain, nous vous proposons une formation sur la construction et la restauration d'une mare.

Lieu : Salle de l'ALE, place communale n°7, 1320 Beauvechain

PAF : 3 €

Inscription obligatoire : Eric Wyns (eric@wyns.me ou 0479/74.78.90 après 18h30)

Formation à l'aménagement d'un jardin favorable aux insectes et autres auxiliaires
Samedi 25 juin, de 9h30 à 16h30

Dans le cadre du projet « Biodiversité 2010-2011 » d'Action Environnement Beauvechain, Les citoyens apprendront à diversifier la nature dans leur jardin grâce à cette formation sur la d'accueillir la faune dans son jardin.

Lieu : Salle de l'ALE, place communale n°7, 1320 Beauvechain

PAF : 3 €

Contact : Eric Wyns (eric@wyns.me ou 0479/74.78.90 après 18h30)

Bureau Fédéral

Contact : contact@amisdelaterre.be

Projection/débat :
« La era del buen vivir »
Jeudi 31 mars 2011 à 19h30

Alimentation au Sud et au Nord : même résistance…pacifique ! Projection suivie d'un débat sur les impacts de notre système sur le Nord/sud mondiaux de l'agro-industrie et les alternatives présentes en Belgique

Lieu : Mundo Namur, Rue Nanon 98

PAF : 5 € non-membres, 3 € membres AT

Stage « L'Eau, la Terre, la Vie et… Nous ! »
Samedi 21 et dimanche 22 mai

-> Voir en page 7

Stage « Villes en Transition »
Samedi 28 et dimanche 29 mai

-> Voir en page 8

Assemblée générale des Amis de la Terre
Dimanche 10 avril à Mundo Namur - inscription indispensable

Résultats d'enquête : alimentation

Voici les résultats du 3e sondage des Amis de la Terre qui portait sur l'alimentation solidaire. Plus de cent personnes ont répondu, merci pour votre participation ! La partie qui suit est une interprétation des données recueillies, elle ne constitue pas une réalité objective et exhaustive des opinions des Amis de la Terre. Les données brutes peuvent être consultées sur demande. L'enquête a été envoyée dans le précédent SaluTerre et était présente pendant deux mois et demi sur notre site web.

Rentrons dans le vif du sujet

Les aliments produits localement sont souvent consommés par 50 % des personnes et 25 % s'alimentent exclusivement de cette manière. Plusieurs raisons sont invoquées pour justifier ce choix: le transport des marchandises et toute l'économie qui en découle (emballage, raffinage pétrole, nombreux intermédiaires) rejettent beaucoup de gaz à effet de serre (GES) Ces transports ont aussi un impact considérable sur la biodiversité; l'achat aux multinationales ne favorise pas l'emploi local ni le tissus social local; la culture de certaines denrées à l'étranger (les fourrages de soja par ex. pour l'élevage intensif de bétail chez nous) nuisent à la subsistance des paysans du Sud et sont la cause de déforestations massives. D'autre part, l'achat local permet la rencontre des producteurs et de cela découle une meilleure connaissance de leur conscience vis à vis de l'environnement, de leurs moyens et méthodes de production. La production et l'achat se réalisent à une échelle humaine. Dans les faits, 49 % des personnes s'approvisionnent principalement dans les grandes surfaces, 22 % dans les magasins biologiques et l'approvisionnement au potager constitue la principale ressource pour 11 % des personnes. En seconde ressource alimentaire, le supermarché, le magasin biologique, le marché et le potager sont les plus importants, s'ajoutant à cela 32 %[1] des personnes s'approvisionnant directement chez le producteur et 10 % aux Groupements d'Achats Communs (GAC).

Les aliments de saison sont consommés de manière régulière par 61 % des personnes et exclusivement par 33 %[2]. Les principales raisons invoquées à cela sont la santé (plus d'éléments nutritifs, antioxydants, la fraîcheur), le plaisir (la redécouverte des saisons, des saveurs) mais aussi l'habitude (végétarisme). Les causes vues plus haut (pollution, perte de biodiversité, faim des populations) peuvent également être considérées comme des arguments potentiels à ce choix pour une alimentation de saison.

La consommation d'aliments biologiques est une priorité pour la moitié des personnes et les raisons invoquées sont le respect de l'environnement (des nappes phréatiques, de la qualité de l'air, du respect des sols, de la biodiversité), de la santé (pas d'additifs, renforce l'immunité car contenant moins de toxines et plus de vitamines).

La consommation de viande et de poisson est quasi-journalière à journalière pour 42 % des personnes[3], 31 % en consomment 2 à 3 fois par semaine, 14 % une seule fois et 10 % sont végétariens. La fabrication des fourrages pour bétail dans l'agro-industrie provient de culture comme le soja, souvent d'origine génétiquement modifié et cultivée dans les pays du Sud. Différents constats sont énoncés comme quelques-unes des raisons à la baisse ou l'arrêt de l'alimentation carnée. Elle participe activement à la déforestation et à la perte d'autosuffisance alimentaire de millions de personnes. En plus, le gain économique est important avec la diminution de consommation de viande (le poisson n'est pas souvent évoqué). Le goût de la viande est énoncé comme un plaisir pour certaines personnes.

Une petite moitié des personnes interrogées ne connaissent pas la différence exacte entre les cultures d'organismes génétiquement modifiés (**OGM**) en laboratoire et en plein champ. **Le brevetage du vivant** est également méconnu par la moitié des répondants.

Les freins à changer son mode alimentaire : pour 59 % des personnes, c'est lié à un manque de petites productions locales. Pour 39 %, c'est l'habitude. Le manque de temps ou encore l'entourage sont aussi des arguments qui les freinent dans leurs actes. Le prix est, pour 34 %, un frein à ce type d'alimentation. Cependant, une personne témoigne : « *quand on veut, on peut !* ».

Bien que les constats de l'impact de notre assiette sur l'environnement soient alarmants, il est sans doute trop tard pour être pessimiste. Rappelons que chacun d'entre nous peut apporter sa pierre à l'édifice et que l'autosuffisance alimentaire permet tout un chacun de se libérer de la dépendance et des choix du commerce mondial. Alors, qu'est-ce qu'on attend pour changer nos habitudes ? Nous connaissons les problèmes, nous sommes sans doute capables d'y apporter une, des solutions ! ■

Geneviève Adam, permanente

(1) A cette question, les personnes pouvaient cocher plusieurs choix, ce qui explique le dépassement des 100 % : marché 42 % ; supermarché 42 % ; magasins biologiques 46 % ; potager 42 % ; cueillette sauvage 21 %.

(2) La période d'enquête s'étend sur janvier et février, nous avons donc considéré les denrées locales en conservation et cultivées (pommes, radis noir, choux, chicons, pommes de terre, fruits secs, etc.).

(3) La question : « combien de fois par semaine consommez-vous de la viande et/ou du poisson ? jamais - une fois maximum - 2-3 fois - 4-7 fois - + de 7 fois » ne reflète pas la quantité réelle consommée en grammes.

Quatrième enquête des Amis de la Terre : « décroissance et simplicité volontaire »

La société actuelle de surconsommation, d'accumulation et de gaspillage est dépendante d'une croissance économique exponentielle qui nous conduit à une catastrophe planétaire autant écologique que sociale. Nous prônons, dans nos pays riches industrialisés, la mise en place d'une décroissance économique soutenable afin de revenir à une "empreinte écologique" compatible avec les ressources de la Terre. Au niveau individuel, nous proposons le choix de la Simplicité Volontaire comme mode de vie avec 3 objectifs :

- Se désencombrer matériellement ;
- Ralentir son rythme de vie ;
- Privilégier les « liens » plutôt que les « biens ».

Répondre à cette enquête ? www.amisdelaterre.be

Les résultats de cette enquête sont importants car ils nous permettront d'améliorer notre mission d'éducation permanente pour la thématique « vivre autrement ensemble ».

Date limite : 15 mai 2011, Compte-rendu dans le prochain SaluTerre. Merci d'avance pour votre participation.

Geneviève Adam, permanente

Pour préserver nos arbres, ce sondage n'est pas envoyé avec ce SaluTerre. Pour en obtenir une version papier, contactez le secrétariat (lu-ve 9-12h).

Participer à une auto-éco-construction en Andalousie ?

Ex-citadins, nous avons quitté la ville pour nous installer à la campagne afin d'y vivre selon nos convictions. Quitte à déménager, nous avons opté pour le Sud de l'Espagne qui offre l'avantage de profiter d'un climat plus doux que celui de notre Belgique natale. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés dans les montagnes andalouses, où nous avons fait l'acquisition d'un terrain et où nous nous installons peu à peu.

Nous avons commencé à augmenter notre consommation d'aliments locaux et provenant du potager (à défaut d'en avoir un à nous, pour le moment ce sont ceux du jardin des voisins), avec la volonté de diminuer notre dépendance vis-à-vis de la grande distribution. Et, depuis peu, nous avons également une toilette à litière biomaîtrisée (TLB), qui n'utilise pas d'eau et permet de respecter le cycle naturel des sols. De plus, nous produisons notre électricité grâce à des panneaux solaires photovoltaïques et privilégions le mécano-ménager afin de limiter nos besoins en énergie électrique. Et pour ce qui est de l'eau, notre terrain est à la fois pourvu d'une source et bordé par une petite rivière.

Mais bien sûr, beaucoup reste à faire, à commencer par la construction d'une maison ! De mars à septembre 2011, nous bâtirons nous-mêmes une petite maison, que nous voulons à la fois écologique et économique. Nous avons cependant dû rester simples car nous nous sommes rendu compte que, par ici, il est parfois difficile de

trouver des matériaux « à faible bilan carbone » à des prix abordables et, si l'on souhaite qu'ils soient produits dans la région, cela relève souvent du défi. C'est pourquoi nous avons choisi les ballots de paille comme matériau pour les murs (technique GREB) ainsi que pour l'isolation du sol et de la toiture.

Cette construction s'inscrit en fait dans une démarche plus globale qui inclut des notions de collectivité, de partage de temps et d'échange de connaissances et de pratiques. **Ainsi, si vous souhaitez participer au chantier et à notre projet, découvrir des techniques d'auto-construction et partager un peu de votre temps avec nous, vous êtes les bienvenus dans la Sierra Nevada.** Pour recevoir davantage d'informations ou de détails pratiques, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site internet : www.icway.be.

Merci d'avance pour votre intérêt !

Isabelle DE BRABANDERE
Cédric FRANÇOYS

Tél. +34 663 408 250
Courriel : isaced@gmail.com

Cortijo El Peñon del Fuerte, 2
18460 YEGEN - Alpujarra de la Sierra
Granada - Espagne

Comment nous soutenir ?

Je deviens membre :

Je verse 25,00 € sur le compte des Amis de la Terre asbl avec la mention « cotisation 2011 + nom et prénom ».
Je reçois gratuitement les nouvelles revues éditées par les AT, et j'ai droit à une réduction ou à la gratuité lors des activités proposées partout en Belgique. Tout versement supplémentaire, bienvenu, sera considéré comme un don à l'association.

J'effectue un don :

Je verse une somme sur le compte des Amis de la Terre asbl (coordonnées ci-dessous) avec la mention « DON 2011 ». Attention : **à partir de 2011**, tout don **égal ou supérieur à 40 €** (le cumul annuel est fait automatiquement) est **déductible fiscalement**. L'attestation fiscale est envoyée automatiquement début de l'année suivante.

Si **j'effectue déjà des dons** par ordre permanent mensuel et que je souhaite recevoir pour 2011 cette attestation, je vais ajuster mon versement mensuel à **3,34 € par mois**.

Compte TRIODOS : IBAN BE65.5230.8002.7196 ● BIC TRIOBEBB **Merci pour votre soutien**. *Eliane DERREUX, trésorière*

Les Amis de la Terre-Belgique sont heureux de vous présenter l'ouvrage de Stéphanie Hembise

(re)localisation, (ré)appropriation, (ré)enchantement

Ces trois mots éveillent votre curiosité - vous titillent, même ?
Ils vous chatouillent l'envie d'imaginer, de proposer, de créer ?
Alors laissez-vous entrainer par cette jeune auteure, au fil d'une histoire
de nos villes qui tisse des liens entre hier et nous-mêmes ; sur le chemin(ement)
d'une réflexion sur la (re)localisation qui entremêle l'architecture, les distances,
le travail, le temps, la ville, la mobilité, l'essentiel; sur les pas des semeurs de possibles
qui mettent la main à la terre pour colorer leurs rues, leur quartier, leur ville ;
au vent d'une métamorphose (agri)culturelle qui souffle calmement une ère nouvelle…

Laissez-vous emporter par cette énergie, par cet enthousiasme d'une jeunesse
qui en regardant tantôt en arrière, tantôt de très haut, tantôt en elle-même,
nous ouvre des voies simples, et apporte des propositions concrètes
et presque évidentes pour (ré)enchanter nos vi(ll)es.
Issu d'un travail de fin d'étude en architecture, ce texte
rarement technique, souvent poétique, propose de nous guider vers
une (ré)appropriation de nos lieux du quotidien.

10 €

Ce premier livre édité par les Amis de la Terre,
peut être commandé uniquement via notre secrétariat
Rue Nanon 98, 5000 Namur - 081/39.06.39 au prix de
10 € + 3 € de frais de port, par paiement anticipé.
Vous pouvez également venir le chercher à Namur.

Etant donné le succès que rencontre cet ouvrage, merci de nous contacter au préalable pour vérifier sa disponibilité.